This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

.N33

ANNEX
K2 l2

SE TAIRE
ET FAIRE

B
1174
.N33

MÉMOIRE

SUR LE

LIVRE DU CHANCELIER BACON

DE

DIGNITATE ET AUGMENTIS SCIENTIARUM.

ADRESSÉ A LA COMMISSION NOMMÉE PAR L'ACADÉMIE DE GENÈVE POUR FAIRE UNE ENQUÊTE SUR LE MÉRITE DES ASPIRANTS A LA CHAIRE

D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE ET MODERNE.

PAR

Ernest Naville.

GENÈVE,

IMPRIMERIE DE F. RAMBOZ, RUE DE L'HOTEL-DE-VILLE, 78.

1844

AVANT-PROPOS.

Monsieur le Recteur de l'Académie m'a fait savoir, par une lettre en date du 16 septembre dernier, que la commission à laquelle ce Mémoire est adressé, ne se trouvait pas suffisamment éclairée sur mes titres à la candidature de la chaire d'*Histoire de la Philosophie ancienne et moderne*. Il m'engageait, en conséquence, si j'avais quelques données à fournir à cet égard, à le faire avant le 1er novembre.

Le petit écrit qui suit, a été rédigé pour être une réponse à cette demande. On comprend tout ce que doivent offrir de défectueux des pages méditées et écrites fort à la hâte, et au milieu d'autres occupations qui sont pour moi des devoirs chers et sacrés. Je sais que lorsqu'il est question de prononcer sur la valeur d'un ouvrage

Le temps ne fait rien à l'affaire.

Mais, puisqu'il s'agit ici de conclure de l'ouvrage à l'auteur, je suis autorisé à croire que la réplique d'Alceste ne saurait me concerner.

Je demande donc grâce pour tout ce qui tient au style, à l'ordre et à la rédaction. Quant au fond même, je veux dire la direction de ma pensée et mon aptitude à traiter un sujet de philosophie, peut-être sera-t-il plus facilement appréciable en raison même de la précipitation du travail. Cet avantage sera compris par ceux qui, dans la circonstance actuelle, ont intérêt à me connaître. Pour d'autres ces feuilles sont de nulle valeur.

Genève, le 16 octobre 1844.

428735

MÉMOIRE.

Ce travail est divisé en deux parties. Dans la première je cherche à donner une connaissance exacte du livre qui est l'objet de mon étude, en exposant sa nature et son contenu. Dans la seconde j'examine ce livre et le juge suivant mes lumières.

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION.

1. Notice Bibliographique.

François Bacon naquit à Londres le 28 février 1561. En 1605, connu déjà par diverses publications, spécialement par ses *Essais de morale et de politique* (1597), il mit au jour deux livres en anglais sur *l'avancement des sciences*. Plus tard, il conçut le projet de fondre en un seul ouvrage (*Instauratio magna*) les divers traités scientifiques qu'il avait écrits et ceux dont il avait formé le plan. Les deux livres *De l'avancement des Sciences* furent alors remaniés et mis en latin, sous les yeux de l'auteur, par Rawley et Thomas Hobbes. Le premier livre ne subit pas des modifications très-importantes. Le second reçut une extension considérable, et fut développé en huit parties. Le tout parut en

1623, sous le titre : *De dignitate et augmentis scientiarum libri novem.* Une édition de cet ouvrage fut imprimée à Paris dès 1624. En 1632, Golefer le traduisit en français. Lasalle l'a traduit de nouveau dans sa collection des *OEuvres de François Bacon* (15 *vol.* in-8°, 1800 *à* 1803). Cette traduction a été reproduite avec de légères variantes dans le *Panthéon littéraire* (1839) et dans la *Bibliothèque Charpentier* (1842).

Je citerai toujours le texte latin d'après l'édition de Millar (*The Works of Francis Bacon. London* 1765, 5 *vol.* in-4°) qui est une des plus estimées. L'ouvrage *De dignitate.....* contient 236 pages in-4° d'un texte serré (1).

Telle est, en abrégé, l'histoire du livre qui fait l'objet de ce travail. Avant de passer à son analyse, il convient de faire connaître en peu de mots l'entreprise de Bacon et la place du livre *De dignitate* dans l'ensemble de son œuvre.

2. Entreprise de François Bacon.

Le chancelier Bacon n'est pas un de ces hommes qui, satisfaits d'une place secondaire dans le monde intellectuel, se résignent à ne cultiver qu'une petite partie du vaste domaine des connaissances humaines. L'état des sciences à son époque, lui paraît réclamer impérieusement une œuvre régénératrice. Cette œuvre, il croit avoir mission de l'accomplir. Jetant les yeux sur les richesses scientifiques entassées par le genre humain, il les voit frappées de stérilité (1). Les arts

(1) M. de Vauzelles (*Histoire de la vie et des ouvrages de François Bacon*, 2 vol. in-8, Paris 1833) a réuni des détails bibliographiques très-circonstanciés, sur toutes les œuvres du chancelier d'Angleterre. Voyez tome II, pages 207 à 245.

(2) Bacon apporte bien quelques restrictions à cette assertion. (Voyez la préface de la Grande Restauration.) Nous cherchons à rendre ici l'impression générale que produit la lecture de son livre.

mécaniques font des progrès, mais « la philosophie et les « sciences intellectuelles, semblables à des statues, sont en- « censées et adorées, mais demeurent immobiles (1). La sagesse si vantée dont les hommes sont en possession n'est propre qu'à faire babiller (2). Un petit nombre d'auteurs revêtus d'un pouvoir dictatorial, traînent après eux une foule esclave qui ne fait le plus souvent que dénaturer leurs doctrines (3). Des novateurs plus hardis s'élèvent et osent tout, mais ils ne font que renverser de vieilles erreurs pour y substituer des erreurs nouvelles (4). Au lieu de marcher à un but, l'esprit humain se perd dans un tournoiement perpétuel, dans une agitation sans fin et sans terme. Les sciences en vogue en un mot « sont aussi stériles en effets que fécondes en « disputes. Elles ont un air d'embonpoint dans leur tout, « mais rien n'est plus maigre que leurs parties. Ce n'est qu'un « fatras de maximes populaires, suspectes à leurs auteurs « mêmes (5). »

A tant de maux il est une source commune, le vice de la méthode employée pour parvenir à la vérité. La logique ordinaire, bonne pour vaincre, pour lier un adversaire par la dispute, est incapable de saisir la nature, et de lui arracher ses secrets. On s'élève aux principes premiers par une généralisation précipitée (6); on accepte certaines notions sans en discuter la valeur; puis vient le syllogisme, la grande arme de la dialectique reçue. Mais « le syllogisme est com- « posé de propositions, les propositions de mots, et les mots « sont comme les signes et comme les étiquettes des notions.

(1) Préface de la Grande Restauration.
(2) Idem.
(3) Idem. — De Dignitate, Livre I.
(4) Idem.
(5) Idem.
(6) Distribution de la Grande Restauration.

« Si donc les notions mêmes de l'esprit qui sont comme l'âme « des mots et comme la base de tout l'édifice sont vagues, « extraites des choses au hasard et par une fausse méthode.... « dès lors croule tout l'édifice (1). » De là l'œuvre des scolastiques, qui, semblables à l'araignée, avec peu de matière et une perpétuelle agitation d'esprit ont fabriqué des toiles admirables de finesse, mais frivoles et sans utilité; ou qui encore, perdus dans la subtilité de leurs distinctions, vont promenant une petite lanterne dans tous les coins d'une salle spacieuse qu'un même flambeau devrait éclairer tout entière (2). La dialectique sert plutôt à établir et à fixer les erreurs qu'à frayer le chemin à la vérité (3).

Telle est, au jugement de Bacon, la science de son siècle; voici maintenant son œuvre. Il faut, sinon rejeter, au moins tenir pour suspectes et soumettre à une nouvelle vérification toutes les notions reçues. Le terrain étant déblayé, il faut ensuite dresser sur un nouveau plan l'édifice des connaissances humaines, le reprendre depuis les fondements, et le faire reposer sur une base plus solide (4). De là la nécessité d'une totale restauration dans le monde intellectuel. *Instauratio magna*. Mais cette grande œuvre de l'édification de la science devant laquelle l'esprit humain est resté impuissant depuis tant de siècles, il ne faut pas espérer qu'il l'accomplisse s'il ne sort des voies accoutumées. Devant le labyrinthe de l'univers il faut absolument à l'entendement un fil conducteur. « Il faut lui tracer la route tout entière, depuis les premières « perceptions des sens jusqu'aux principes (5). » Alors seulement on pourra se flatter d'avoir marié l'esprit humain à

(1) Distribution de la Grande Restauration.
(2) De Dignitate, livre I.
(3) Préface.
(4) Exposition de la Grande Restauration.
(5) Préface.

l'univers sous les auspices de la bonté divine (1). — De là la nécessité d'une nouvelle méthode, d'un nouvel instrument fourni à l'homme pour rendre ses recherches fructueuses. *Novum organum*. Une nouvelle science par une nouvelle méthode. Ces deux mots résument l'entreprise.

Bacon ne se dissimule ni la grandeur ni la difficulté de son œuvre. Il comprend quelle audace est nécessaire pour regarder comme suspectes toutes les opinions accréditées (2). Il voit ces opinions se ranger en bataille contre lui. Il n'ignore pas combien d'obstacles vont jeter sur sa route et la propre faiblesse de son esprit, et l'obscurité même des choses (3). Toutefois il a confiance. Il faudra peut-être des siècles pour achever son entreprise, mais elle peut, elle doit être exécutée (4). Il va frayer la route. S'il consulte les signes des temps, beaucoup sont de nature à l'encourager. Les écrits des anciens remis en lumière, l'invention de l'imprimerie, les navigations lointaines, la paix de l'Europe, l'épuisement des controverses théologiques, lui semblent autant d'indices que le moment est venu où va se lever enfin le soleil de la science véritable (5). D'ailleurs son œuvre est sainte. Elle a pour but le bonheur du genre humain; elle doit avoir pour protecteur le Père commun des hommes. Cette confiance religieuse est profondément empreinte dans l'esprit de Bacon. Elle joue un grand rôle dans l'idée qu'il se forme de son entreprise. Les lignes suivantes, par lesquelles je terminerai ce paragraphe, en donneront une idée. « Comme le succès de notre entreprise ne « dépend nullement de notre volonté, nous adressons à Dieu « en trois personnes nos très-humbles et très-ardentes sup-

(1) Distribution.
(2) Grande Restauration. Épître dédicatoire.
(3) Préface.
(4) De Dignitate, livre II. Préambule. — Livre IX, a la fin.
(5) De Dignitate, livre VIII, ch. 3, à la fin.

« plications, afin qu'abaissant ses regards sur les misères du « genre humain, et sur le pèlerinage de cette vie, où nos jours « sont courts et mauvais, il daigne dispenser par nos mains « de nouveaux bienfaits à la famille humaine. Daigne donc, ô « Père de toute sagesse, qui as fait la lumière visible pour « être les prémices de la création, et qui mettant la dernière « main à tes œuvres, fis briller sur la face humaine la lumière « intellectuelle, daigne favoriser et diriger cet ouvrage, qui « étant parti de ta bonté, doit retourner à ta propre gloire ! « Toi, lorsque tu tournas tes regards vers l'œuvre que tes « mains avaient opérée, tu vis que tout était bon ; mais « l'homme, lorsqu'il se tourne vers l'œuvre de ses mains, « voit que tout n'est que vanité et tourment d'esprit, et ne « trouve aucun repos. Si donc nous arrosons de nos sueurs « l'œuvre de ta main, tu daigneras nous rendre participants « de ta vision et de ton sabbat. Daigne fixer dans nos cœurs « ces sentiments si dignes de toi, et dispenser à la famille hu- « maine de nouvelles aumônes, par nos mains et par les « mains de ceux à qui tu auras inspiré d'aussi saintes inten- « tions (1). »

3. Place du livre DE DIGNITATE dans l'ensemble de l'oeuvre.

A l'âge de 25 ans (1586) Bacon, travaillé déjà par la pensée qui domina toute sa vie scientifique, fit paraître un opuscule auquel il donna le titre ambitieux de *Temporis partus maximus*. Ce petit livre peut être considéré comme la première ébauche de *l'Instauratio magna* (2). Il paraît cependant que ce ne fut qu'après sa disgrâce qu'il arrêta

(1) Préface et Distribution.

(2) Dictionnaire des Sciences philosophiques. Paris 1844. Article Bacon.

d'une manière définitive le plan de cet ouvrage (1). Ce plan est demeuré inachevé dans plusieurs de ses parties, car les pensées d'un grand homme sont toujours plus longues que sa vie. Mais l'auteur a indiqué lui-même les contours et les proportions de l'édifice qu'il voulait élever (2). Nous sommes donc à même d'apprécier le rôle que devait jouer dans l'ensemble de l'œuvre, le livre qui est l'objet spécial de notre étude. La Grande Restauration devait comprendre six parties.

1° Il faut avant tout dresser l'inventaire des connaissances dont le genre humain est en possession. Cette classification doit être accompagnée d'une indication précise des lacunes de la science, et de ce qu'il y a à faire pour les combler. Le globe intellectuel, en effet, ainsi que le globe terrestre, offre des pays cultivés et des régions désertes. *De dignitate et augmentis scientiarum.*

2° Après avoir examiné les connaissances acquises, il faut aider l'esprit humain à passer au delà. Il faut traiter de cette doctrine qui apprend à faire un bon usage de sa raison, et rend l'entendement capable de percer les obscurités de la nature. Les causes d'erreur qui entraînent les pensées de l'homme hors de la droite route, seront traitées en cet endroit. *Novum organum.*

3° L'entendement, pourvu de son instrument, doit se mettre à l'œuvre. Une histoire naturelle, propre à servir de base à la philosophie, sera la troisième partie de l'ouvrage. *Phenomena universi.*

4° Il convient de joindre aux résultats obtenus quelques exemples frappants qui montrent le procédé que l'esprit doit suivre dans ses recherches. De là la quatrième partie, qui

(1) De Vauzelles, II, 83. M. Riaux émet une opinion contraire. *Œuvres de Bacon*, I, 1.

(2) The Works, 7 à 13.

n'est au fond qu'une application particulière et développée de la seconde. *Scala intellectûs.*

5° La cinquième partie, toute provisoire, sera un recueil de certaines inventions, fruits des procédés ordinaires, et qui n'auront pas encore été vérifiées par la méthode. *Prodromi.*

6° La véritable philosophie, fruit de la méthode pure et légitime, viendra enfin couronner l'œuvre. *Philosophia secunda.*

Il est facile de reconnaître que ces six divisions ne constituent en réalité que trois parties distinctes : Classification des connaissances humaines. — Méthode. — Résultats de l'application de la méthode.

La troisième partie n'est, ni ne pouvait être terminée. Les deux autres le sont ou à peu près. Chacune d'elles offre un intérêt particulier. L'une s'annonce comme ayant plus de profondeur, l'autre doit avoir plus d'étendue. Le *novum organum* est plus important peut-être aux yeux du philosophe. Le livre *de Dignitate* se recommande davantage à l'historien de la philosophie. C'est une sorte de musée d'antiques, un Herculanum intellectuel qui offre à l'œil de l'observateur une des cités du monde scientifique telle qu'elle était il y a deux siècles. Si l'on remarque que l'examen de l'état des sciences pouvait seul établir la nécessité de la grande restauration ; si l'on observe que Bacon ne se borne pas à indiquer les déficits qu'il remarque sur presque tous les points, mais indique ce qu'il y a à faire à cet égard, et comment il faut le faire, on comprendra que le livre *de Dignitate* contient en germe l'œuvre tout entière. C'est la pierre angulaire de l'édifice.

4. Analyse.

L'ouvrage est divisé en neuf livres, que je vais successivement passer en revue. Mon but spécial m'a conduit à glisser légèrement sur les parties qui s'éloignent tout à fait des études

philosophiques. De plus, je supprime dans l'analyse les développements qui devront être reproduits dans l'examen qui suivra.

Livre premier.

La dignité des sciences est le sujet spécial de ce livre. Dans une première partie, l'auteur s'efforce de venger les lettres de l'opprobre dont certains hommes cherchent à les couvrir, mais sans vouloir nier les torts et les erreurs de ceux qui les cultivent. La seconde partie est consacrée à établir directement leur véritable valeur.

La jalousie des théologiens est la première cause des accusations dont les lettres sont injustement l'objet. Ils alléguent que le trop grand désir de savoir fut la cause de la chute de l'homme, que, soit dans les individus, soit dans les siècles, la science est souvent alliée à l'hérésie et à l'athéisme. La contemplation des causes secondes leur paraît enfin déroger à l'autorité de la cause première. — Il est facile de répondre aux accusations de cette nature. Ce n'est pas dans la science pure et légitime, mais dans l'oubli des limites qui lui sont imposées à l'égard des choses divines, qu'il faut chercher la cause des égarements dont on se plaint. Vouloir faire abstraction des causes secondes que Dieu emploie ordinairement dans le gouvernement du monde, c'est vouloir immoler à l'Auteur de toute vérité l'immonde victime du mensonge. La religion, du reste, est loin d'avoir rien à redouter de la science vraie et profonde. *Quin potius certissimum est, atque experientia comprobatum, leves gustus in philosophia movere fortasse ad atheismum, sed pleniores haustus ad religionem reducere* (1).

(1) The Works, IV, 22. Cette même pensée, sous sa forme la plus connue, se trouve ailleurs. *Verum est tamen, parum philosophiæ naturalis homines inclinare in atheismum, at altiorem scientiam eos ad religionem circumagere.* Sermones fideles, XVI. The Works, V, 373.

Le dédain des politiques vient se joindre à la jalousie des théologiens. Ils accusent les lettres de rendre les hommes impropres à l'art militaire, étrangers à leur siècle, amis de la retraite et de la dispute. Le raisonnement et l'histoire se réunissent pour confondre ces accusations mensongères. Alexandre, César, Xénophon sont d'éclatants exemples de la réunion du goût des lettres et de la valeur militaire. Les avantages de l'instruction pour le gouvernement des peuples ne sont ni moins évidents, ni moins prouvés par les faits.

Après avoir longuement développé les arguments dont je viens de rendre un compte sommaire, Bacon passe à l'examen des erreurs et des torts des lettrés, sur lesquels il ne cherche point à jeter un voile. Les erreurs principales sont au nombre de trois : Il est des écrivains qui enveloppent leurs pensées d'un style sonore et pompeux. Ils s'attachent aux mots et laissent les choses (1). D'autres s'appliquent à aiguiser leurs expressions, courent après l'ingénieux et les raffinements qui plaisent aux esprits médiocres. *Vanæ affectationes*. Une erreur plus funeste est cette tournure d'esprit qui, brisant l'ensemble de la science par des distinctions et des objections sans nombre, fait que la connaissance se résout en une foule de questions subtiles et vides, *Vanæ altercationes*. Enfin l'erreur, de toutes la plus fâcheuse, puisqu'elle renverse la notion même de la science, est le mensonge, soit qu'il soit volontaire, soit qu'il dérive de cette crédulité aveugle qui s'attache tantôt aux faits, tantôt aux hommes *Vanæ imaginationes*.

A ces trois erreurs capitales, il faut en joindre de secondaires, l'engouement pour la nouveauté ou pour l'antiquité,

(1) Bacon attribue le grand développement de cette maladie littéraire, aux luttes nées de la réformation de Luther, qui amenèrent les orateurs à servir le peuple suivant son goût, afin de l'attirer. The Works, IV, 30.

la précipitation à former un corps de doctrine, cette adoration de l'entendement qui fait qu'on se roule dans ses propres pensées au lieu de contempler la nature ; enfin l'oubli du vrai but de la science, la recherche de la fortune, de la réputation et non de la gloire de Dieu et de l'utilité du genre humain. Ces critiques des erreurs des lettrés, faites avec franchise, sont, aux yeux de notre auteur, un motif d'accorder confiance à l'éloge des sciences, auquel il a hâte d'arriver.

Honorées tout à la fois par les témoignages divins et par les témoignages humains, les sciences sont ceintes d'une double auréole de gloire. Dans l'œuvre de la création, nous voyons deux émanations de la vertu divine ; l'une se rapporte à la puissance, l'autre à la sagesse. La création de la matière, œuvre de puissance, s'accomplit en un instant ; sa disposition, œuvre de sagesse, se fait en six jours. De là, la gloire de la science et sa supériorité sur la puissance ; car ce qui est science (*doctrina*) pour l'homme est sagesse (*sapientia*) pour Dieu, qui possède toute connaissance par sa propre nature (1). Après être allé chercher ainsi la démonstration de sa thèse jusque dans les profondeurs de l'être infini, Bacon relève dans le cours des siècles tous les faits de l'histoire sacrée qui lui paraissent de nature à établir la dignité de la science : Abel, représentant de la vie contemplative, en opposition à Caïn, le laboureur accablé de travail ; Moïse instruit chez les Egyptiens, le livre de Job plein de renseignements scientifiques ; Dieu, après avoir manifesté sa puissance dans l'infirmité des premiers apôtres, appelant à son œuvre Paul le lettré, l'Eglise enfin, conservant le flambeau des lettres au milieu de l'inondation des barbares. Il passe ensuite aux témoignages humains : les inventeurs des sciences élevés par le paganisme au rang de grands dieux, tandis que les législateurs des états n'obtenaient que la dignité de héros, les

(1) The Works, IV, 37.

chefs éclairés faisant leurs peuples heureux, les plus grands hommes de l'antiquité ayant rendu hommage aux lettres. Quelques considérations générales suivent l'énumération de ces témoignages. Les lettres sont favorables au développement de la vertu ; commandant à la foi, à la volonté, elles ont une puissance qui n'est accordée à aucun pouvoir matériel ; la fortune, les honneurs, ne leur restent pas toujours étrangers ; elles sont seules capables de produire des plaisirs exempts de satiété ; enfin l'immortalité est leur privilége ; les écrits d'Homère ont survécu à bien des monuments.

Le premier livre se termine par ces considérations. Il est, comme on le voit, plutôt une introduction qu'une partie constitutive de l'ouvrage. Ajoutons qu'il abonde en citations des auteurs classiques et en passages de l'Ecriture-Sainte, dont l'emploi est souvent admirablement heureux. Cette réflexion, placée ici une fois pour toutes, s'applique également à ce qui suit.

Livre deuxième.

Ce livre offre, ainsi que les suivants, une division en chapitres qui n'existe pas pour le premier. Après un préambule consacré à l'examen de ce que les princes et les hommes puissants ont fait ou devraient faire à l'égard des bibliothèques, des revenus à affecter aux savants, de la désignation d'hommes capables chargés de cultiver des branches inexplorées des sciences, de la réforme des colléges et des universités, il aborde l'objet véritable de l'ouvrage, la classification des connaissances humaines.

La division des sciences se tire de la considération des facultés de l'âme. L'*histoire* qui a pour objet les individus, en tant que circonscrits par le temps et le lieu, se rapporte à la mémoire. La *poésie*, qui a encore pour objet les individus, mais composés et exagérés, se rapporte à l'imagination. La

philosophie enfin se rapporte à la raison. *Individua dimittit ; neque impressiones primas individuorum, sed notiones ab illis abstractas complectitur ; atque in iis componendis et dividendis, ex lege naturæ et rerum ipsarum evidentia, versatur* (1). Cette division générale des sciences humaines peut s'appliquer également à la théologie sacrée, qui se compose ou de faits (histoire), ou de paraboles (poésie), ou de dogmes (philosophie).

L'HISTOIRE est *naturelle* ou *civile* (2). L'histoire naturelle a trois parties : 1° L'histoire des *générations* ou de la nature libre, qui renferme la description des corps célestes, des météores, des terres et des mers, des congrégations majeures, vulgairement *éléments*, et des congrégations mineures, vulgairement *espèces*. 2° L'histoire des *prætergénérations* ou des êtres monstrueux. 3° L'histoire des *arts* qui signale la puissance de l'homme sur la nature, puissance beaucoup plus étendue qu'on ne le pense communément. L'histoire de la nature libre est cultivée, bien que très-imparfaitement. Les deux autres parties du travail sont presque entièrement à faire. L'histoire naturelle, qui se divise en trois parties quant à son objet, peut se diviser quant à son but (3) en *narrative*, qui ne recherche dans la connaissance que le plaisir ou l'utilité, et *inductive* qui prépare des matériaux pour la philosophie.

L'histoire civile (4) a trois parties : l'histoire des arts et des lettres — l'histoire civile proprement dite — l'histoire ecclésiastique. L'histoire littéraire doit consigner dans ses annales tout ce qui a rapport aux livres, aux auteurs, aux écoles et académies. Elle doit rechercher les causes qui, à diverses

(1) The Works, IV, 54.
(2) Livre II, chapitre 2.
(3) Chapitre 3.
(4) Chapitre 4.

époques, en divers pays, ont fait prospérer ou décliner les lettres. Elle est d'une haute importance, puisqu'en faisant connaître les vices du monde intellectuel, elle apprend à les éviter. Cependant elle n'existe point encore. L'histoire civile peut recevoir quant à son objet un grand nombre de divisions : —*Antiquités*— *Histoires complètes*—*Vies*— *Relations*— *Chroniques*—*Annales*—*Journaux* (1). Envisagée quant à sa nature (2) elle est *pure* lorsqu'elle se borne à enregistrer les faits, *mixte* si elle y mêle soit des réflexions philosophiques, soit des digressions cosmographiques ou autres. L'histoire ecclésiastique (3) peut revêtir les diverses formes dont l'histoire civile est susceptible. On peut en outre lui assigner la classification suivante : *Histoire proprement dite*, partie qui a été cultivée abondamment. *Histoire prophétique*, ou exposé de l'accomplissement des prophéties et des règles de leur interprétation. Ce travail est encore à faire. *Némésis*, ou histoire de ces jugements de Dieu qui se manifestent parfois d'une manière éclatante.

Sous le titre de POÉSIE (4), Bacon ne traite que des histoires inventées à plaisir, renvoyant à l'article des artifices du langage, les satires, odes, élégies et autres productions de même nature. La poésie est *narrative* lorsqu'elle cherche à satisfaire par des récits fictifs ce besoin d'idéal auquel la nature ne suffit plus depuis la chute de l'homme (5) ; *dramatique* lorsqu'elle rend l'histoire visible et profite de la faculté qu'ont les âmes, d'être plus susceptibles d'affection là où les hommes sont rassemblés ; *parabolique* lorsqu'elle couvre d'un

(1) Chapitres 5, 6, 7, 8, 9.

(2) Chap. 10.

(3) Chap. 11.

(4) Chap. 13. Le chapitre 12 est un appendice à la section de l'Histoire.

(5) *Quam in natura ipsa, post lapsum, reperire ullo modo possit.* The Works, IV, 6.

voile sensible les choses intellectuelles. L'auteur se livre en cet endroit à une longue digression tendant à exposer la philosophie cachée, selon lui, sous les anciennes fables mythologiques. Dans la fable de Pan il trouve tout le système de la nature, dans celle de Persée la théorie de l'art de la guerre, dans celle de Bacchus la peinture du jeu des passions. Si j'osais hasarder un jugement sur cette matière, je tiendrais ses explications pour aussi peu solides qu'elles sont parfois ingénieuses.

Livre troisième.

Nous voici arrivés à la PHILOSOPHIE ou SCIENCE qui remplit les six livres suivants. La théologie sacrée, ou connaissance dont la source est divine, est renvoyée à la fin de l'ouvrage.

La Philosophie (1) a trois objets : Dieu — la nature — l'homme. De là trois sciences : Théologie naturelle — Philosophie de la nature — Philosophie de l'homme. Mais toutes les sciences ayant une partie commune qui les renferme comme le tronc renferme les branches, il faut avant tout constituer une *Philosophie première* qui considèrera les sommités des choses. Cette philosophie contiendra d'abord un réservoir des axiomes communs à plusieurs sciences, et ensuite la recherche des conditions transcendantes des êtres, savoir ce qui, dans la nature, est en grande ou en petite quantité, possible ou impossible, l'être et le non être. Cette branche des connaissances humaines est à faire.

La théologie naturelle (2) fait connaître Dieu, sa puissance, ses perfections, mais non sa volonté et son culte légitime, choses qui sont du domaine de la foi. On a fait à cet

(1) Chapitre 1.
(2) Chap. 2.

égard plutôt trop que peu. — La recherche sur la nature des anges bons ou mauvais, seconde partie de la théologie, doit procéder par analogie en partant de la connaissance de l'homme.

La philosophie de la nature (1) se divise en *théorique*, qui remonte de l'expérience aux axiomes ; et *pratique*, qui descend des axiomes à de nouvelles inventions. La physique (2), qui a pour objet le variable, l'efficient et la matière, est la première partie de la science théorique (3). Tantôt elle s'occupe des mêmes objets que l'histoire naturelle (*Physica de concretis*), mais sous un point de vue philosophique. Tantôt, laissant les substances pour les accidents, elle étudie, soit les modifications de la matière (densité, pesanteur, chaud, froid) soit ses mouvements et ses appétits (*Physica de abstractis*) ; la métaphysique doit succéder à la physique (4). Elle remanie les mêmes notions que la science précédente, mais, supposant l'intention et l'idée, elle s'occupe de la forme et de la fin. Sa première recherche est celle des *formes* (5). Il faut arriver à reconnaître non pas quelle est la cause d'une propriété, la blancheur, par exemple, dans un cas donné, mais ce qui constitue en soi cette propriété, dans tous les cas possibles. La métaphysique débarrasse ainsi l'esprit de la variété des objets, considérant les formes qui sont en petit nombre et constituent par leurs proportions et leur coordination toute la variété des choses. Elle

(1) Chap. 3.

(2) Chap. 4.

(3) J'ai laissé de côté en cet endroit, une des nombreuses subdivisions de l'auteur, dont je n'ai pas bien saisi la portée.

(4) Bacon emploie ce mot dans un sens spécial borné aux sciences naturelles.

(5) Terme que nous traduirions par *essences*. (Dictionnaire des Sciences philosophiques, t. I, p. 281.)

ouvre de plus un vaste champ à la pratique par la connaissance qu'elle donne de la possibilité d'introduire chaque nature dans toute espèce de matière. « Les sciences sont semblables à autant de pyramides dont l'histoire et l'expérience sont la base. L'étage le plus voisin de la base est la physique, et le plus voisin du sommet la métaphysique. Quant au sommet lui-même, l'œuvre que Dieu opère depuis le commencement jusqu'à la fin (1), la loi sommaire de la nature en un mot, il est douteux que l'intelligence humaine puisse y atteindre. » La seconde recherche de la métaphysique est celle des *causes finales*. Cette recherche doit être placée ici et non dans la physique.

La science pratique de la nature (2) se divise en *mécanique*, qui dérive de la connaissance des causes physiques et en *magie naturelle*. Il ne faut point entendre par ces expressions des sciences vaines et secrètes, mais bien l'application de la connaissance des formes obtenue par la métaphysique.

La véritable place des mathématiques (3) est dans la métaphysique, puisqu'elles s'occupent de la quantité, qui est une forme. Cependant l'usage a prévalu d'en faire une science à part, formant la troisième avec la physique et la métaphysique.— L'application des mathématiques aux sciences physiques prendra de grands développements, pour peu que les hommes ne demeurent pas oisifs.

Livre quatrième.

L'homme pouvant être considéré ou comme un être à part ou comme un membre de la société, la branche de la philosophie qui le concerne a deux parties : La *philosophie de*

(1) Ecclésiaste, III, 11.
(2) Chap. 5.
(3) Chap. 6.

l'humanité (homme isolé), et la *philosophie civile* (société). La philosophie de l'humanité se divise de même en deux portions : Science du corps — Science de l'âme.

Avant d'aborder ces deux branches, il faut constituer une *Science générale de l'homme*, étudiant sa nature complexe et les rapports qu'ont entre elles les deux substances dont il est composé. La contemplation des misères de l'homme a exercé la plume de beaucoup d'écrivains. La contemplation de ses prérogatives, qui complète la précédente, est une chose à faire (1). Il faut en dire autant de l'art de connaître l'âme par l'inspection du corps (2), des recherches sur l'influence réciproque de ces deux éléments constitutifs de la nature humaine, enfin de l'étude du siége ou domicile des facultés (3). Toutes ces branches de l'étude de l'homme n'ont point encore été traitées convenablement.

Les biens du corps (4) sont : la santé, la beauté, la force, la volupté. La santé est l'objet de la *médecine*, science qui à l'aide d'une bonne méthode pourrait parvenir à un degré de certitude qui lui manque. La beauté est l'objet de la *cosmétique*. La force est cultivée à l'aide de l'*athlétique*. Enfin la *volupté* est l'objet de divers arts, dont la peinture, la sculpture et la musique sont les plus nobles.

L'âme humaine (5) a deux parties : L'*âme rationnelle* ou souffle vital, qui est le privilége de l'homme; et l'âme *irrationnelle* ou sensible, qui lui est commune avec les animaux. Cette dernière, organe de l'esprit, est tout à fait corporelle. Les recherches sur le mouvement volontaire et le sentiment

(1) Bacon semble appeler ici les pages sublimes de Pascal : *Grandeur et misère de l'homme*.

(2) Travaux de Lavater réclamés.

(3) Appel aux recherches de la phrénologie.

(4) Chap. 2.

(5) Chap. 3.

se rattachent à son étude. — Les facultés les plus connues de l'âme sont : l'entendement, la raison, l'imagination, la mémoire, l'appétit, la volonté. Quant à sa nature même, son immortalité, son lien avec la matière, bien que ces questions soient susceptibles de recherches plus profondes que celles qui ont eu lieu jusqu'ici, c'est à la théologie sacrée qu'il faut en abandonner la solution. *Etenim, cum substantia animæ, in creatione sua, non fuerit extracta aut deducta ex massa cœli et terræ, sed immediate inspirata a Deo; cumque leges cœli et terræ sint propria subjecta philosophiæ; quomodo possit cognitio de substantia animæ rationalis ex philosophia peti et haberi? Quinimo ab eadem inspiratione divina, hauriatur, a qua substantia animæ primo emanavit* (1). Il est deux appendices à la doctrine de l'âme, deux sciences qui, jusqu'ici, n'ont rien produit de solide; la divination et la fascination. La divination se fonde sur la faculté de l'âme d'avoir quelque prénotion de l'avenir, lorsque, concentrée en elle-même elle est dégagée de l'influence du corps, ou lorsqu'elle reçoit une illumination secondaire de la prescience de Dieu et des esprits. La disposition du corps et le régime peuvent avoir de l'influence à ce double égard. La fascination est « une force, un acte puis« sant de l'imagination sur le corps d'un autre individu (2). »

Livre cinquième.

Après avoir traité de la substance et des facultés de l'âme, il convient de passer à la destination de ces facultés. Cette science a deux embranchements principaux : la *logique* et la *morale*. La logique a pour objet l'entendement et la rai-

(1) The Works, IV, 119.

(2) Bacon a probablement ici en vue les faits groupés aujourd'hui sous le nom de *magnétisme*.

son, la morale la volonté, les appétits et les affections. L'imagination fait dans l'un et l'autre département l'office d'un messager.

Il y a à considérer successivement, dans la logique : l'art de chercher, — l'art de juger, — l'art de retenir, — l'art de parler.

Il y a deux inventions (1) : celle des sciences et des arts, celle des arguments et des discours. La première manque absolument. Il ne faut donc pas s'étonner si l'esprit humain n'a pas fait de fort grands progrès, « puisque l'art d'inventer les sciences et d'y voyager est encore ignoré. » On convient de la lacune qui existe à cet égard. Elle est manifeste. En effet, 1° la dialectique ne fait pas profession d'inventer, et les plus grandes découvertes des temps passés ont été dues au hasard. On voit même l'antiquité les attribuer à des animaux. 2° L'induction ordinaire est vicieuse. Égaré par son ardeur pour établir des théories, l'homme ne veut pas se mettre à l'école des faits. Il ne sait pas redevenir enfant, ce qui est nécessaire en présence de la nature aussi bien qu'en présence des vérités révélées. 3° Quand l'induction ordinaire pourrait établir les principes, le syllogisme ne peut déduire les axiomes inférieurs. Il se base sur les mots. Si les notions des mots sont extraites au hasard et sans méthode, tout croule. — De là est né le scepticisme, qui a calomnié les perceptions des sens, ne reconnaissant pas que c'est à l'entendement, aux mauvaises démonstrations que les erreurs doivent être attribuées. L'art de guider l'entendement est donc une chose à faire. Il renferme l'*Expérience guidée* (2), qui est plutôt une sorte de sagacité qu'une véritable science, et le *Novum organum* qui indique la marche des

(1) Chap. 2.

(2) L'auteur donne en cet endroit un grand nombre de règles sur l'art de l'expérimentation. Pour le *Novum organum* il renvoie à l'ouvrage spécial qui porte ce titre.

expériences aux axiomes et des axiomes à de nouvelles expériences. L'invention des arguments (1) n'est pas proprement une invention, mais une manière de tirer de ce qu'on sait ce qui est utile dans une circonstance donnée. La *topique* indique de quel côté il faut tourner ses recherches (2), la *provision* est une collection d'arguments tout faits. Ce second point sera développé dans le chapitre de la rhétorique.

Le jugement a lieu par induction ou par syllogisme (3). Dans l'induction le jugement suit immédiatement la découverte. Le syllogisme ramène les propositions aux principes par des moyens-termes. Il est direct lorsqu'il s'élève de la proposition au principe, inverse lorsque de la négation de la proposition il remonte à la négation du principe. La doctrine des réfutations, qui a pour but de préserver de l'erreur, tient une place importante dans l'art de juger. On peut distinguer, 1° la réfutation des sophismes, *Elenchi sophismatum*. Aristote en a donné la théorie, et Platon en montre l'application dans ses dialogues. 2° L'examen logique des définitions, du sens des mots employés en philosophie : *Elenchi hermeniæ*. L'utilité de cette branche de la logique est incontestable. *Etenim æquivocationes et malæ acceptiones verborum sunt sophismata sophismatum* (4). 3° L'examen de certaines illusions de l'esprit humain qui en imposent à l'entendement et vicient ses opérations, *Elenchi idolorum*. Or ces illusions dérivent de trois sources : de la constitution universelle du genre humain, *idola tribus ;* de la nature spéciale de l'âme et du corps de chaque individu, *idola specus* (5); des mots reçus, qui, proportionnés à la

(1) Chap. 3.

(2) Bacon donne pour exemple une topique pour les recherches relatives à la pesanteur et à la légèreté.

(3) Chap. 4.

(4) The Works, IV, 140.

(5) Ce terme fait allusion à l'emblème connu de Platon.

capacité du vulgaire, font obstacle à l'intelligence lorsqu'elle veut aborder des recherches profondes, *idola fori*. On pourrait signaler encore les erreurs qui ont leur source dans de mauvaises théories, dans de fausses règles de démonstration, *idola theatri*.

L'art de retenir (1) s'occupe de la manière d'aider, de suppléer, de fortifier la mémoire.

Livre sixième.

Ce livre est consacré à la dernière partie de la logique : l'art de parler ou *traditive*. La science de l'*organe du discours* s'occupe de la locution et de l'écriture. Une lacune essentielle se présente en cet endroit. On a beaucoup composé de grammaires littéraires ; mais on n'a pas encore une grammaire philosophique. Les mots, cependant, sont les vestiges de la raison. On peut donc remonter des mots à la pensée, des langues au caractère des peuples qui les ont parlées. La science de la *méthode du discours* (2) examine les diverses manières de communiquer ses pensées aux autres. La méthode magistrale porte à croire et non à examiner. Les maîtres l'aiment par orgueil et les disciples par paresse. La méthode initiative tend au contraire à introduire l'élève dans la science par la route que suivit l'inventeur. L'exposition par aphorismes nécessite des connaissances solides. L'exposition méthodique qui lie les idées en système a l'inconvénient de donner aux sciences un faux air de complet et de jeter ainsi dans la sécurité. Le mode d'exposition doit, au reste, varier avec la nature de la science enseignée. Il est une méthode qui doit être flétrie en passant. « Elle « consiste à arroser de quelques gouttes de science des ma-

(1) Chap. 5.
(2) Chap. 2.

« tières qu'on n'entend pas, ce qui donne à un demi-savant « l'air de les entendre, et lui sert à se faire valoir.... Telle est « la typo-cosmie (1) que certains auteurs ont fabriquée avec « tant de peine. » La science de l'*ornement du discours* (2) ou rhétorique, est le complément de la traditive. C'est la résistance des passions qui rend la rhétorique nécessaire. Pour lutter avec avantage contre les illusions du présent, la raison a besoin de se couvrir de ce manteau. Nous possédons de grands exemples et beaucoup de préceptes de rhétorique. Il suffit donc de signaler diverses branches de l'art qui sont encore à faire. On peut en indiquer trois principales : couleurs du bien et du mal apparent, — exemples du pour et du contre, — petites formules. Sous le premier chef, Bacon réunit douze sophismes de rhétorique avec leur réfutation. Ce sont en général des propositions vraies, qui ne deviennent fausses que par un degré trop grand de généralisation. Il en résulte que les sophismes ont souvent beaucoup plus de vérité que les arguments destinés à les réfuter. Sous le second chef, on trouve une série d'arguments bons et mauvais pour et contre toutes choses. C'est un arsenal de controverses. Bacon l'avait composé dans les premières années de sa carrière. Il prévient avec naïveté que s'il l'a inséré dans son livre, c'est « afin que le fruit du travail de sa jeunesse ne fût pas perdu. » Les petites formules sont des transitions, conclusions, préambules préparés à l'avance.

Deux appendices à la traditive sont : la critique (3) (revue des textes, commentaires, jugement des ouvrages) et l'art d'instruire la jeunesse. L'éducation publique doit être préférée à l'éducation privée. Il faut avoir soin d'éviter les méthodes qui prétendent abréger, approprier les études à

(1) Probablement le *Dictionnaire de la Conversation* de l'époque.
(2) Chap. 3.
(3) Chap. 4.

la diversité des intelligences, régler avec soin les exercices. On ne peut, du reste, rien faire de mieux à cet égard, que de suivre le modèle offert par les institutions des Jésuites (1).

Livre septième.

Nous passons à la seconde section de la science de l'homme : la morale. Les écrivains de tous les temps ont présenté de pompeux modèles de la vertu ; mais ils ne se sont guère occupés de tracer les règles d'après lesquelles il faut travailler les âmes pour les conduire à cet idéal. Ce sujet est loin cependant d'être de nature à être omis. La morale sera donc divisée comme suit : Modèle ou Image du bien, — Culture ou Géorgique de l'âme.

Quant à la doctrine du modèle, on peut distinguer : le bien absolu (divers genres) et le bien comparé (divers degrés). Les écrits des anciens, bien que remplis de considérations importantes sur ce sujet, ont été bien surpassés par l'Évangile. Le christianisme nous a débarrassés des interminables discussions sur le *souverain bien*, en restreignant toute notre félicité à l'espérance. Si allant au delà des méditations de l'antiquité, on cherche à « découvrir et nettoyer « les sources mêmes des vérités morales (2), » voici ce qui se présente. Il y a dans chaque chose un appétit inné, en vertu duquel elle tend à deux espèces de bien. Elle est en elle-même un tout. De là le *bien individuel*. Elle fait partie de quelque autre tout plus grand, de là le *bien de communauté*. Le bien de communauté est plus puissant que le bien individuel, « parce qu'il tend à la conservation « de la forme la plus vaste. » Toutes les religions exaltent

(1) L'éloge des jésuites revient en plusieurs endroits de l'ouvrage.

(2) *Fontes ipsos rerum moralium aperire et purgare conabimur.* The Works, IV, 184.

de concert sa prééminence. Ce principe posé termine les discussions les plus importantes agitées dans la philosophie morale. Il décide la question de la comparaison entre la vie contemplative et la vie active. Il tranche la controverse entre Socrate et Zénon d'une part, Épicure et les cyrénaïques d'une autre. Il réfute Épictète, qui prétend qu'il faut placer son bonheur dans des choses indépendantes des hommes. Le bien individuel (1) peut être divisé en *Bien passif* (tendance à se conserver et à se garantir), dont les voluptés sensuelles forment la plus grande partie, et en *Bien actif* (tendance à se propager et à se multiplier), que constituent les œuvres. La supériorité du bien actif dérive de la condition instable et mortelle de l'homme ; les œuvres seules survivent. Elle résulte encore de notre amour naturel pour la variété, variété qui se trouve dans les actions, les projets, les entreprises, mais non dans la jouissance. On voit les rois eux-mêmes chercher des passe-temps. Le bien actif, du reste, peut quelquefois coïncider avec le bien de communauté, mais il se trouve souvent en opposition avec lui. L'activité de Sylla est le mal du genre humain. Le bien passif est de deux natures : le bien *conservatif*, qui est l'acquisition et la jouissance de choses conformes à notre nature, et le bien *perfectif*. Il est des natures plus nobles à l'état desquelles aspirent les natures inférieures comme à leurs sources et à leurs origines. Le bien perfectif, qui résulte de ce mouvement d'ascension, est sans contredit plus noble que le bien conservatif. La doctrine du bien de communauté appelle à examiner les devoirs communs à tous les hommes, et les devoirs particuliers qui résultent du rang, de la profession. Cette seconde partie a été généralement négligée. Passons à la géorgique de l'âme (2).

(1) Chap. 2.
(2) Chap. 3.

Bien que la cure de l'âme soit proprement l'office de la théologie sacrée, celle-ci peut recevoir la philosophie morale à titre de servante prudente et fidèle. Pour atteindre son but, la science et la culture de l'âme a trois choses à considérer : 1° *Les différences caractéristiques des naturels ou dispositions*. Il faudrait, en s'aidant de l'observation des ouvrages des poètes, et surtout de l'historien « faire une savante et « exacte anatomie des naturels et des âmes ; mettre dans le « plus grand jour ce qu'il y a de plus secret et de plus caché « dans les dispositions des hommes, en sorte que de cette con- « naissance on puisse tirer de meilleurs préceptes pour la « cure des âmes (1). »

2° *Les affections et émotions ou maladies*. On a bien quelques traités détachés sur la colère, la honte, mais le sujet dans son ensemble n'a pas été abordé.

3° *Les remèdes*. Au nombre des causes qui affectent la volonté et la dirigent, on peut placer particulièrement : coutume, exercice, habitude, éducation, imitation, émulation, fréquentation, amitiés, louanges, blâme, exhortation, réputation, lois, livres et études. Après cette énumération, Bacon présente, pour exemple, des observations pleines de justesse sur l'emploi qu'on peut faire de l'habitude, l'influence des livres et des études ; puis il termine par l'indication du remède qu'il appelle le plus sommaire et le plus puissant. Ce remède est : « que les fins que nous choisissons pour diriger « nos actions et notre vie entière soient droites, honnêtes et « conformes à la vertu. » L'habitude ne peut perfectionner que d'une manière incomplète et partielle ; mais une fois que l'âme est sous l'empire d'un noble but, qui embrasse la vie dans son ensemble, elle va se perfectionnant non plus comme

(1) M. le professeur Duby a récemment entrepris de combler la lacune que signale ici Bacon. *Essais sur les caractères moraux*. Paris 1841.

les ouvrages de l'homme, partie après partie, mais simultanément sur tous les points, à la manière des œuvres de la nature. C'est à la religion qu'il appartient de donner aux âmes cet élan général, en y plaçant la charité, lien de toutes les vertus. Comparée à la charité, toute la morale humaine n'est qu'une sorte de sophiste. Toutes les facultés sont sujettes à l'excès ; la charité n'en connaît point. « Les anges, « en aspirant à une puissance égale à celle de la divinité, « prévariquèrent et déchurent. L'homme, en aspirant à une « science égale à celle de Dieu, prévariqua et déchut aussi. « Mais en aspirant à devenir semblable à Dieu par la charité, « jamais ange ni homme ne fut ni ne sera en danger. »

Livre huitième.

Ce livre, dont l'objet est la philosophie civile, est de beaucoup le plus considérable. Le chancelier d'Angleterre s'étend avec complaisance sur ces matières de politique et de jurisprudence qui lui sont familières, et sont liées par tant de rapports aux réalités de son existence. Cependant, mon but étant moins d'examiner l'ouvrage qui nous occupe en lui-même que dans ses rapports avec les sciences philosophiques, je me bornerai ici à une analyse fort brève. La science civile a trois parties :

1° *L'usage du monde*. Les remarques de détail que l'auteur consigne sous ce chef, se résument dans cette pensée : « L'urbanité des mœurs est comme l'habit de l'âme. Elle doit « donc avoir tous les avantages et toutes les commodités d'un « habit. »

2° *La science des affaires* (1). Cicéron parle de sénateurs qui se promenaient sur la place publique, donnant des consultations sur toutes sortes d'affaires : une fille à marier,

(1) Chap. 2.

un fils à élever, une terre à acheter, un procès, etc. Il est, en effet, une science des occasions éparses dont le plus parfait modèle se trouve dans les proverbes de Salomon. Bacon donne un commentaire de trente-quatre de ces proverbes. L'art de s'avancer dans le monde est la seconde partie de la science des affaires. Les points les plus essentiels sont : la connaissance des autres, la connaissance de soi-même, l'art de se faire valoir et celui de cacher ses défauts. Les développements de ces différents sujets abondent en observations ingénieuses, en remarques pleines d'esprit et de finesse. Nous voudrions ajouter : d'un sens moral droit et sûr ; mais cette satisfaction nous est refusée. Dans un livre qui suit immédiatement l'exposition de la morale philosophique et précède celle de la théologie chrétienne, il est pénible de rencontrer des maximes comme celles-ci : « De tous les « moyens de forcer un homme à secouer ce qu'il cache « dans son sein, le plus sûr est d'opposer dissimulation à « dissimulation, conformément à ce proverbe espagnol : « Dis un mensonge, et tu arracheras la vérité. » — « Vante- « toi hardiment, il en reste toujours quelque chose. » — « Il faut donner à ses défauts une interprétation favora- « ble, en les cachant sous l'ombre de la vertu voisine. » — « Rien n'importe plus que de ne pas se désarmer par « un excès de bonté et de douceur. » — « Il est des person- « nes pour lesquelles une certaine promptitude à se venger « des affronts est une loi nécessaire. » — « Il faut apprécier « toutes choses en raison de l'influence qu'elles ont sur notre « fortune. » — « Aime ton ami comme pouvant devenir ton enne- « mi, et hais ton ennemi comme pouvant devenir ton ami (1). » Après avoir lu ces sentences et d'autres semblables, on est

(1) La première partie de cette maxime est attribuée à Bias. (Voyez Diogène, Laërce. Vie de Bias.)

assez surpris d'apprendre que l'auteur, laissant à Machiavel les moyens *condamnables*, n'a choisi que des préceptes « qui « sont tous du genre de ceux qu'on peut qualifier de *moyens honnêtes*. » On ne l'est pas moins de trouver pour clôture à tout le paragraphe cette citation de l'Ecriture : « Cherchez « premièrement le royaume de Dieu et sa justice. » Décidément le philosophe a sommeillé un instant pour laisser prendre la place à l'humble serviteur d'Elisabeth, à l'ingrat ami du comte d'Essex, au flatteur complaisant de Jaques. Il est pénible de penser que la morale politique relâchée de Bacon ne fut, à bien des égards, que le reflet de sa conduite (1).

3° *L'art de commander ou de la République* (2) est la troisième partie de la philosophie civile. Bacon se borne à indiquer à cet égard deux choses à faire. La première est un traité sur l'art de reculer les limites d'un empire, la seconde un traité sur la justice universelle. Sous le premier chef, il donne plusieurs règles ayant principalement pour objet le développement et le maintien de l'esprit militaire. Sous le second, il traite en particulier des moyens de suppléer aux omissions et aux obscurités des lois. Nous passerons sur ces développements, nous bornant à inviter tous ceux qui voudraient se faire une idée précise, non-seulement de la philosophie de l'auteur, mais encore de sa capacité générale, à en prendre une connaissance détaillée.

(1) Grand dans le domaine de l'intelligence, Bacon ne le fut pas dans celui de la morale. Le contraste entre ses pensées de philosophe et ses actes de citoyen, a été fortement saisi et habilement exprimé par Mr. Ozanam, *Deux Chanceliers d'Angleterre*, 1 vol. in-8, Paris et Lyon 1836. Ce petit ouvrage, écrit dans un but de controverse religieuse, se recommande par son mérite littéraire et par une appréciation impartiale de l'œuvre du chancelier de Verulam. Il est intéressant de le comparer à cet égard à deux volumes de M. de Maistre, dont nous aurons à parler bientôt.

(2) Chap. 3.

Le huitième livre se termine par un coup d'œil jeté sur les signes favorables des temps (1), et sur l'espérance légitime que l'on peut former de voir se lever pour les lettres une troisième période, dont la gloire éclipsera la gloire des lettres grecques et romaines. Vient enfin la théologie sacrée « qui « est, par rapport à tous les travaux et à tous les voyages « humains, comme le port, le lieu du repos. »

Livre neuvième (2).

Pour traiter de la THÉOLOGIE SACRÉE, « il faut passer « de la petite barque de la raison humaine, dans le vaisseau « de l'Eglise, le seul qui soit pourvu d'une boussole divine « pour diriger sa course. » Sans entrer dans les divisions de la science, l'auteur se borne à émettre trois vœux :

1° La raison doit une soumission entière à la parole de Dieu. Les mystères et la plus grande partie de la morale sont exclusivement du domaine de la révélation. La raison toutefois a deux offices dans les choses divines : se rendre capable de les recevoir, — déduire des conséquences des dogmes révélés. Un ouvrage fort utile serait donc un traité exact et circonspect sur l'usage de la raison dans les matières théologiques.

2° Les hommes n'étant pas d'accord sur la nature de l'alliance des chrétiens, il serait fort utile encore de déterminer d'une manière précise les degrés d'unité dans la cité de Dieu, les causes légitimes d'exclusion du corps de l'Église.

3° L'interprétation de l'Ecriture est un objet qui doit être

(1) Voir ce que nous en avons dit à l'article : *Entreprise de Bacon.*

(2) Ce livre est beaucoup plus court que tous les autres. Il n'offre pas de division en chapitres, et est renfermé tout entier dans cinq pages. La plus grande partie de son contenu devant être reproduite dans l'examen, je me borne à une analyse sommaire.

traité avec soin. Il s'y glisse deux abus. Le premier est de vouloir chercher dans l'Ecriture toute espèce de philosophie. Le second est de vouloir expliquer le livre inspiré comme un ouvrage humain, par l'occasion, l'enchaînement des idées. « A « Dieu, auteur des Ecritures, sont parfaitement connues deux « choses qui échappent à l'esprit humain, savoir le secret « des cœurs et la succession des temps. » Le Sauveur répond souvent aux pensées et non aux discours de ceux qui l'interrogent ; et ses paroles s'adressent non-seulement à ceux qui l'écoutent, mais de plus « aux hommes de tous les temps et de « tous les lieux. » On a beaucoup de livres de controverses et de longs commentaires ; mais il manque, ce qui serait préférable à tout le reste, une simple et fidèle annotation du texte ; sans controverse et sans lieux communs, une *Emanation des Ecritures*. « Les doctrines les plus suaves et les « plus salutaires sont celles qui coulent des Ecritures douce- « ment exprimées. »

Ces considérations terminent l'ouvrage, qui finit par ces mots : *In mentem mihi venit responsum illud Themistoclis, qui, cum ex oppido parvo legatus quidam magna nonnulla perorasset, hominem perstrinxit : « Amice, « verba tua civitatem desiderant. » Certe objici mihi rectissime posse existimo, quod verba mea seculum desiderent, seculum forte integrum ad probandum ; complura autem secula ad perficiendum. Attamen, quoniam etiam res quæque maxime initiis suis debentur, mihi satis fuerit, sevisse posteris et Deo immortali : cujus Numen supplex precor, per Filium suum et Servatorem nostrum, ut has, et hisce similes, intellectus humani victimas, religione, tanquam sale, respersas, et gloriæ suæ immolatas, propitius accipere dignetur* (1).

(1) The Works, IV, 254. Cette élévation religieuse qui termine et couronne l'ouvrage, a été supprimée dans la traduction de Lasalle. Il

Je crois bien faire en plaçant ici un extrait du *Tableau de Bacon* (1). Ce sera un résumé succinct de mon analyse.

Répartition universelle des connaissances humaines.

PREMIÈRE PARTIE. **HISTOIRE.**

A NATURELLE.

Divisée quant à son objet.

I. Histoire des générations.
II. — des prætер-générations.
III. — des arts.

Divisée quant à son but.

I. Narrative.
II. Inductive.

paraît même que c'est chez cet auteur une habitude de retrancher les passages favorables à la religion (*Dict. Philos.*, I, 284). On pourrait supposer d'abord que ces mutilations sont de sa part une œuvre purement esthétique; qu'il lui répugne de transcrire dans la langue de l'Encyclopédie, ces pensées *de mauvais goût*, qui déparent les écrits du philosophe anglais. Il paraît cependant avoir nourri une plus secrète pensée. Il prête en effet à Bacon (voyez *de Maistre. Examen de la Philosophie de Bacon*, t. II, p. 305) le projet de préparer à couvert, et de longue main, la ruine du trône et de l'autel. Pour justifier cette étrange assertion, il fallait nécessairement atténuer un peu les preuves d'un esprit profondément religieux, qui éclatent à chaque page du livre *De Dignitate*. Mais M. Lasalle a perdu ses peines. La lecture de sa traduction même suffit pour rendre évidente la fausseté de sa téméraire et calomnieuse assertion. Pour qu'il en fût autrement, il aurait fallu, non pas altérer en quelques endroits, mais remanier l'ouvrage tout entier, et le refaire à la mode du dix-huitième siècle.

(1) Ce tableau se trouve The Works, IV, 54.

B Civile.

Divisée quant à son objet.

I. Histoire des arts et des lettres.
II. — civile proprement dite.
III. — ecclésiastique.

Divisée quant à sa nature.

I. Histoire pure.
II. — mixte.

Deuxième partie. POÉSIE.

A Narrative.
B Dramatique.
C Parabolique.

Troisième partie. PHILOSOPHIE.

A Philosophie première.
I. Science des axiomes.
II. Conditions des êtres.
B Théologie naturelle.
I. Science de Dieu.
II. Science des Anges.
C Philosophie de la nature.
I. Théorique.
a Physique.
b Métaphysique.
II. Pratique.
a Mécanique.
b Magie naturelle.
Appendice. Mathématiques.

D PHILOSOPHIE DE L'HOMME.

I. Philosophie de l'humanité.

a Science générale de l'homme.

b Science du corps.

1. *Médecine.*
2. *Cosmétique.*
3. *Athlétique.*
4. *Arts des voluptés.*

c Science de l'âme.

1. *Substance et facultés de l'âme.*
2. *Destination des facultés.*

1° Logique.

Art de chercher.

Art de juger.

Art de retenir.

Art de transmettre.

2° Morale.

Doctrine du modèle.

Géorgique de l'ame.

II. Philosophie civile.

a Usage du monde.

b Science des affaires.

c Science du commandement ou de la république.

PARTIE DISTINCTE. THÉOLOGIE SACRÉE.

SECONDE PARTIE.

EXAMEN.

Le livre que nous venons d'analyser est du petit nombre de ceux dont la lecture offre un intérêt toujours soutenu et souvent très-vif. Parcourir le domaine entier des investigations de la pensée humaine, sous la direction d'une de ces hautes intelligences qui sèment la route d'observations tantôt ingénieuses, tantôt profondes, de vues qui frappent par leur parfaite justesse, ou entraînent par leur élévation ; c'est, on le comprend, une pure et noble jouissance. Si j'avais le loisir de redire toutes les impressions que cette lecture a fait naître en moi, je me plairais à signaler ici ce style coloré, puissant, dans lequel se reflète la noblesse du but que poursuit l'écrivain, cet amour passionné de la science qui éclate à chaque page, cette foi dans la dignité de la nature humaine et dans la grandeur de ses destinées qui a quelque chose de contagieux, enfin cette majesté que les magnifiques perspectives de la foi chrétienne impriment à l'œuvre tout entière et que rien ne saurait égaler. Mais de semblables développements me sont interdits ; le temps presse, et je dois me borner aux réflexions qui vont le plus directement à mon but, l'appréciation de la philosophie de Bacon. Ces réflexions se grouperont sous les chefs suivants : Idée de la science, — classification des connaissances humaines, — sciences philosophiques, — influence philosophique de Bacon.

En abordant cette seconde partie de ma tâche, j'ai besoin de me dire que, à bien des égards, « le temps me tiendra « lieu d'autorité (1). » Mes erreurs, du reste, seront sans incon-

(1) Ozanam. Deux Chanceliers, p. 36.

vénients, ces lignes étant destinées à des lecteurs qui ne sont pas appelés à me croire, mais à me juger.

Bien que je ne me sois point interdit, dans mon travail, de consulter les divers ouvrages de Bacon, cet écrit est une monographie. On pourra donc reprocher aux considérations qui vont suivre une forme, qui, dans sa généralité, paraît aspirer à embrasser l'œuvre entière de ce philosophe. Qu'on n'attribue à ces considérations que la valeur d'une induction partielle, j'y consens. Toutefois, je crois avoir des raisons de penser que des conclusions générales, basées sur un examen attentif du livre *de Dignitate* seulement, ne sont pas tout à fait illégitimes. Il a été remarqué plus haut (1) que ce traité, par sa nature même, doit contenir en germe l'œuvre de l'auteur tout entière. J'ajoute qu'il est le dernier ouvrage scientifique publié par Bacon (2). Il contient donc l'expression de sa pensée dans toute sa maturité; les inductions que l'on peut en tirer quant à ses doctrines, ont sur toutes les autres un droit incontestable de priorité.

1. Idée de la Science, son but, ses limites.

L'idée que Bacon se formait de la science a été diversement appréciée. S'il faut en croire M. de Maistre, « sa philo-« sophie se dirige tout entière vers les chimères de l'alchi-« mie et vers d'autres encore non moins extravagantes (3). » J'expliquerai tout à l'heure ce qui a pu donner lieu à ce jugement partial et bizarre. D'Alembert, d'autre part, nous dit « qu'il semble borner la philosophie (4) à la science des cho-

(1) Place du livre dans l'ensemble de l'œuvre.

(2) Il parut en 1623. L'auteur mourut en 1626, et ne mit pas au jour dans cet intervalle, d'ouvrage ayant trait à la philosophie. Le *Novum Organum* est de 1620.

(3) Examen de la philosophie de Bacon, 1, 289.

(4) Il est, je pense, superflu de prévenir que dans Bacon les termes *philosophie* et *science* sont synonymes.

« ses utiles, qu'il regarde les arts comme la partie la plus « relevée et la plus essentielle de la science humaine (1). » Il ne sera pas difficile de discerner la vérité de l'erreur dans cette assertion, que nous appellerons un reproche, bien qu'elle fût peut-être un éloge dans la bouche de son auteur. Sans doute *l'utilité* est aux yeux de Bacon une des gloires de la science. Il aurait été bien loin de partager l'indignation de Sénèque qui, en entendant attribuer à des philosophes des inventions applicables aux arts, s'écriait : « On dira bientôt « que le premier cordonnier a été un philosophe ! » Il s'indigne au contraire contre ceux qui ne cultivent les lettres que par vanité, par orgueil, par intérêt, et non en vue de « l'a- « doucissement de la condition humaine (2). » Si l'on doit rechercher le savoir, c'est à ses yeux « pour se rendre utile et « pour l'appliquer aux usages de la vie (3). » S'il est frappé de l'excellence de la métaphysique, c'est en raison de l'utilité qu'il en attend, autant au moins qu'en raison de sa dignité (4). Enfin la place considérable que les connaissances relatives à la vie sociale occupent dans son ouvrage, témoigne encore de la tendance toute pratique de son esprit. Bacon, dans son point de vue, se montre donc très-préoccupé de *l'utilité*. Jusque là le jugement de d'Alembert est vrai. Entendu d'une manière absolue comme impliquant que la culture scientifique n'aurait aucune autre fin que ses applications à la vie réelle, il cesse d'être exact. Le philosophe de Verulam en effet connaît, pour les recherches de l'intelligence, un but plus élevé que l'utilité matérielle. La science est à ses yeux un riche trésor consacré, non pas seulement à l'adoucissement de la condition humaine, mais aussi « à la gloire « de l'Auteur de toutes choses (5). » Les trois degrés par les-

(1) Œuvres de d'Alembert, 5 vol. in-8, I, 64.
(2) Livre I. Livre VII, chap. 1.
(3) Préface.
(4) Livre III, chap. 4.
(5) Livre I.

« quels les sciences s'élèvent à l'unité sont pour lui « quelque chose de semblable à cette triple acclamation : Sanctus ! sanctus ! sanctus ! car Dieu est saint dans la multitude « de ses œuvres, saint dans l'ordre qu'il y a mis, et saint dans « leur harmonie (1). » Ce ne sont pas ici des paroles isolées. Elles révèlent une tendance à laquelle répond l'ensemble de l'ouvrage. « La nature, dit M. Ozanam, ne lui apparaissait « qu'entre deux êtres dont elle était le lien ; Dieu, d'un côté, « qui en était le créateur et qu'il fallait glorifier dans ses merveilles ; l'homme, d'un autre côté, qui en avait reçu la « jouissance, et à qui il fallait faire profiter ses trésors. « Ces deux idées dominaient toutes les idées de Bacon ; l'une « faisait pour lui la sainteté, l'autre l'utilité de la science. Le « commencement de son travail de chaque jour était une « prière à l'Esprit-Saint, le résultat devait être un service « rendu à la société (2). » On ne peut pas accuser le philosophe animé de tels sentiments d'avoir dégradé, par une vue tout utilitaire, l'idée de la science. Son point de vue est élevé, du moins par une de ses faces. Est-il complet ? C'est ce dont il y a lieu de douter. Considérée dans son sujet : l'être pensant, la science est un exercice de la puissance intellectuelle. Par cet exercice même, cette puissance s'accroît ; un mouvement d'ascension est produit dans la nature humaine. Ce point de vue est à nos yeux celui auquel il faut se placer pour assigner à la culture scientifique sa valeur réelle. La science déverse ses trésors sur l'industrie, mais elle n'est pas une servante aux ordres des arts utiles et des nécessités de la vie. C'est la profaner que d'en faire un instrument de l'orgueil, de l'intérêt ou de la vanité. Elle n'est pas une idole à laquelle l'individu doive se sacrifier, car la science est faite pour l'homme, et non pas l'homme pour

(1) Livre III, chap. 4.
(2) Deux Chanceliers, pages 32, 33.

la science. Elle nous apparaît comme un des moyens préparés pour la grande œuvre de l'éducation de l'être immortel que revêt une enveloppe de poussière, comme une préparation pour cette autre existence, dans laquelle *connaître* sera aussi une des conditions de la félicité. Telle est l'idée vraie de la science, son idée sainte et pure. Ce point de vue fondamental paraît avoir échappé à Bacon. Il semble être sur la route quand il écrit les lignes suivantes : « Aux yeux de qui « contemple l'immensité des choses et la totalité de l'univers, « le globe terrestre avec tous les hommes qui l'habitent, si « vous en ôtez ce que les âmes ont de divin, ne semblera « rien de plus qu'un petit groupe de fourmis, dont les unes « chargées de grains, les autres portant leurs œufs, d'autres « à vide, rampent et trottent autour d'un petit tas de pous- « sière (1). Il considère bien ici la science dans l'influence qu'elle exerce sur l'âme ; mais ce passage, et quelques autres que l'on pourrait citer, sont perdus dans son livre, et d'une manière générale, le but qu'il assigne à la culture intellectuelle s'il cessait d'être religieux, deviendrait purement utilitaire. Si nous cherchons à reconnaître quelle est à ses yeux la raison d'être de la science, la même omission se fait remarquer. L'utilité, qui est un des buts de la connaissance, se présente sans doute aussi à lui, comme une de ses causes. Il dit quelque part que « l'admiration est le principe du savoir (2) ; » mais il paraît, sinon méconnaître, du moins ne pas mettre assez en saillie, « le désir naturel de savoir, en vertu duquel « on recherche les connaissances *pour elles-mêmes, et in-* « *dépendamment de leur utilité* (3). » Entre la nature et la société d'une part, le Créateur d'une autre, il ne fait pas à l'âme humaine sa part légitime. Cette omission entache d'in-

(1) Livre I.
(2) Aristote dit : *l'étonnement*. Métaph., Livre I, ch. 2.
(3) Aristote. Métaph., Livre I, ch. 1.

exactitude l'idée même de la science telle qu'elle est admise par lui. L'anéantissement de la volonté propre devant une volonté supérieure est le vrai fondement de la morale. Mais, dans l'ordre intellectuel, c'est l'homme lui-même qui est la dernière fin de l'homme.

Il est une autre partie de la notion de la science à l'égard de laquelle les doctrines de Bacon peuvent prêter le flanc à bien des attaques; je veux parler de ce qui a rapport aux limites de la puissance humaine. Nous avons vu ci-devant (1) que, s'élevant à la conception de la *loi sommaire* de la nature, il émet le doute que notre intelligence puisse atteindre à cette hauteur. Si ses prétentions ne vont pas jusque là, elles sont encore exorbitantes à bien des égards. Il ne renonce pas à la pierre philosophale (2). Il espère la découverte de procédés qui puissent retarder la vieillesse, et même rajeunir l'homme jusqu'à un certain point (3). Il ne lui paraît pas impossible de tirer de la considération des astres la prédiction de pestes, de séditions, de morts de rois, ou même la prévision que telle année sera plus favorable aux savants, telle autre aux gens d'affaires, etc., etc. (4). Enfin, il se flatte que l'homme pourra arriver par la science à transformer la nature, à l'ébranler jusque dans ses fondements (5), à la surpasser même, à *produire et transformer les espèces naturelles* (7). Ce ne sont pas ici des aberrations de détail, un simple tribut payé à l'ignorance du siècle. Entre ces erreurs,

(1) Analyse du Livre troisième.

(2) Livre III, chap. 5.

(3) Idem.

(4) Livre III, chap. 4.

(5) *Penitus vertere, transmutare, aut in imis concutere possit.* Livre II, chap. 2. The Works, IV, 55.

(6) *Novum Organum*, II, 35.

(7) *Making of new species : transplanting of one species into another* (*Magnalia naturæ* à la tête de l'ouvrage : Sylva sylvarum). C'est sur des passages semblables à celui-ci que M. de Maistre appuie

qui sont toutes relatives à la pratique, plusieurs ont leur fondement dans la théorie. On se rappelle la division de la science de la nature en physique et métaphysique. La physique s'occupe des causes qui sont de son domaine ; la métaphysique des formes, c'est-à-dire des essences, des natures. A ces deux branches théoriques en répondent deux dans la science pratique. La connaissance des causes physiques met l'homme à même d'employer ces causes à son usage. De là la mécanique. La connaissance des formes fournit également une puissance sur la nature qui est l'objet de la magie naturelle. Cette seconde puissance est bien supérieure à la première, puisqu'elle dispose des essences mêmes. C'est ainsi, par exemple, que l'homme qui connaîtra à fond la forme des propriétés de l'or, couleur, pesanteur, malléabilité, pourra arriver à produire ce métal (1). Ici notre auteur paraît décidément méconnaître les bornes de la science humaine. C'est du reste l'erreur théorique et non l'aberration relative à la pratique qu'il faut lui reprocher (2). Je suis prêt à convenir avec lui « que la science et la puissance humaine se correspondent (3), » et que celui qui connaîtra à fond les *essences* sera à même d'en disposer. Mais cette connaissance nous est refusée. C'est en s'emparant des causes physiques et non des *formes* que l'industrie a enfanté ses merveilles et soumis le globe et tout ce qu'il contient au dernier venu de la création.

le jugement rapporté plus haut. Son *Examen de la Philosophie de Bacon* renferme des pages qui ne le cèdent pas pour la force comique à une scène de l'Avare. Elles réussissent mieux à égayer le lecteur qu'à le convaincre. On peut lire un examen, et à certains égards, une réfutation de cet ouvrage dans la *Bibliothèque Universelle de Genève*, de janvier 1837. Cet article est dû à la plume de M. le professeur Diodati.

(1) Livre III, chap. 5.

(2) Si Bacon avait attendu la pierre philosophale des procédés de *composition chimique*, on ne pourrait pas lui faire de reproche à cet égard.

(3) Novum Organum, I, 3.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il semble que Bacon ait méconnu l'incapacité radicale de la puissance humaine à l'égard de la production ou de la transformation des espèces des êtres organisés (1). Cette vue fausse s'explique par une autre. Il croyait que plusieurs animaux, les anguilles et les serpents en particulier, tiraient leur origine de l'eau putréfiée (2). C'est un profond sujet de méditation que cette vie partout répandue qui nous enserre de toutes parts, et doit demeurer à jamais pour notre intelligence un impénétrable mystère. L'homme abaisse les montagnes et comble les vallées, non content d'étendre son empire sur les oiseaux du ciel et les animaux de la terre, il fait des éléments eux-mêmes les instruments dociles de ses volontés ; la vapeur centuple ses forces, le verre façonné dans ses fourneaux découvre à ses regards l'astre qui roule dans les profondeurs de l'infini, et le ciron imperceptible à ses yeux. Sa science sonde les replis les plus cachés de la nature, son industrie produit des miracles..... Et cependant la fleur qu'il foule, l'insecte qu'il écrase, le plus petit brin d'herbe, la moindre des créatures vivantes est une insulte à sa puissance, et tout son pouvoir périt à la rencontre d'un vermisseau.

Nous arrêterons ici nos réflexions relatives aux limites que pose à la science la nature même des choses. Un point d'une importance au moins égale réclame notre attention. On a pu le remarquer, les idées chrétiennes occupent une place considérable dans l'ouvrage que nous examinons. Là où la foi intervient, elle peut apporter certaines limites aux recherches de la raison. Comment l'auteur a-t-il considéré ces limites? Comment comprend-il les rapports mutuels de la philosophie et de la révélation ? Cette question tire un double intérêt et de l'œuvre de Bacon, qui, par sa nature générale, le contraignait à se poser ces questions, et de l'époque à laquelle

(1) Consultez à cet égard : De Maistre, I, 289 à 325.

(2) Livre III, ch. 1, et De Maistre, idem.

il vivait. Nous allons réunir en un corps les membres épars de sa doctrine sur ce sujet difficile.

Il faut distinguer avec soin la théologie et la philosophie, et prendre garde « de confondre imprudemment leurs eaux (1). » Ces deux sciences, en effet, sont tout à fait différentes quant à leur méthode. Dans les sciences humaines les premiers principes eux-mêmes sont soumis à l'examen de la raison. *Aliter fit in religione, ubi et primæ propositiones authypostatæ sunt, atque per se subsistentes : et rursus, non reguntur ab illa ratione, quæ propositiones consequentes deducit* (2). La raison n'a ici pour office que de se rendre capable de recevoir les mystères, *modo animus ad amplitudinem mysteriorum pro modulo suo dilatetur, non mysteria ad angustias animi constringantur* (3) ; et de tirer des conséquences des principes qui lui sont fournis. Distinctes quant à la méthode, la théologie et la philosophie le sont encore quant au domaine qui leur est assigné. Les lois du ciel et de la terre sont proprement le sujet de la philosophie (4). C'est son domaine spécial. Elle y jouit de la plénitude de la liberté, car l'étude de la nature n'est frappée d'interdit dans aucune de ses parties (5). Quant à ce qui est au delà de la nature, la philosophie peut s'élever à la connaissance de l'existence, de la puissance et de la sagesse de Dieu (6). Elle peut encore donner une certaine idée du bien et du mal *quæ tamen lux non prorsus clara sit* (7), recueillir quelques notions sur la nature de l'âme (8). Mais ces derniers objets n'étant pas

(1) Livre I.
(2) Livre IX. The Works, IV, 251.
(3) Idem.
(4) Livre IV, chap. 3.
(5) Préface.
(6) Livre III, ch. 2.
(7) The Works, IV, 250.
(8) Livre IV, ch. 3.

proprement de son ressort, les renseignements qu'elle peut fournir à leur égard sont tout à fait insuffisants. La connaissance de la *nature* de Dieu, des grands mystères de la création et de la rédemption sont du domaine de la foi. Dieu ne peut être connu par le monde quant à sa nature, car le monde est l'*ouvrage* de ses mains, et non son *image*, comme se le figuraient les païens. La contemplation de la nature, quant aux créatures, produit la science, mais quant à Dieu, l'admiration seulement, qui est une sorte de science mutilée (1). La raison est impuissante à reconnaître la *volonté* divine. Les cieux racontent la gloire de Dieu, mais non pas sa volonté. Cette volonté est révélée par l'Ecriture, et la plus grande partie de la loi morale est au-dessus des lumières naturelles (2). Enfin, la connaissance suffisante de l'âme rationnelle doit être réservée à la théologie (3). Telles sont, aux yeux de Bacon, les limites de la philosophie et de la théologie, limites qu'il faut se garder de dépasser. Il ne faut pas vouloir chercher toute la philosophie dans l'Ecriture; c'est plutôt ravaler le livre divin que lui rendre hommage; c'est chercher parmi les choses éternelles ce qui n'est que passager, les morts parmi les vivants (4). Il ne faut pas vouloir tirer, de la contemplation des choses sensibles et matérielles, la connaissance de la nature et de la volonté divine; c'est se laisser abuser par une vaine philosophie, chercher les vivants parmi les morts. La recherche orgueilleuse de la science du bien et du mal fut la cause de la chute de l'homme (5). Dans tout ce qui est du domaine de la foi, l'intelligence doit s'humilier. *Prærogativa Dei totum hominem con-*

(1) Livre I. Livre III, ch. 2.
(2) Livre I. Livre IX.
(3) Voir le passage cité : Analyse du Livre quatrième.
(4) Livre IX.
(5) Livre I. Préface.

plectitur ; nec minus ad rationem, quam ad voluntatem humanam, extenditur : ut homo scilicet in universum se abneget, et accedat Deo. Quare, sicut legi divinæ obedire tenemur, licet reluctetur voluntas ; ita et verbo Dei fidem habere, licet reluctetur ratio..... Quanto igitur mysterium aliquod divinum fuerit magis absonum et incredibile ; tanto plus in credendo exhibetur honoris Deo, et fit victoria fidei nobilior (1). Ayant ainsi leurs méthodes distinctes et leurs domaines séparés, la théologie et la philosophie doivent suivre chacune leur route sans se faire obstacle l'une à l'autre. Si un conflit s'élevait sur un point commun, il serait vite décidé, puisque la théologie est pourvue d'une autorité bien plus grande que celle à laquelle peut aspirer la raison. Ces conflits, au reste, Bacon ne les prévoit pas. La science divine et la science humaine lui apparaissent bien plutôt dans une magnifique harmonie. La philosophie s'élève par la longue chaîne de causes secondes à cette cause première, dont la théologie raconte la nature et la volonté, et pendant que la philosophie nous dit : « Cherchez premièrement les biens de l'âme, » l'Evangile fait entendre avec une voix plus imposante cette parole : « Cherchez premièrement « le royaume de Dieu et sa justice (2). »

On vient de lire, si je ne me trompe, l'exposition fidèle de l'opinion de notre auteur sur cette vieille controverse, que des siècles entiers ont agitée déjà, que des siècles encore agiteront après nous. Il n'a pas tenu aux écrivains du dix-huitième siècle que Bacon ne soit considéré comme un des apôtres de l'incrédulité. M. de Maistre (tant il est vrai que les extrêmes se touchent) cherche à le présenter sous le même jour, et ne sait voir dans ses citations de la Bible que la preuve de sa prudence et de l'aversion de l'*âme sensible*

(1) The Works, IV, 250.
(2) Livre VIII, ch. 2.

pour le fagot (1). Ces jugements extrêmes et partiaux ne nous feront pas fermer les yeux à l'évidence. Nous nous plaisons, avec l'abbé Eymery (2), à voir dans le chancelier d'Angleterre un des représentants sincères de la foi chrétienne dans le domaine de la philosophie (3). Sa foi ne s'alarme point des entreprises de la raison, qui a son domaine dans lequel elle doit se renfermer. Sa raison ne se rebelle point contre la foi. Faible et vacillante en présence des questions les plus graves, elle se repose avec joie et confiance sur cette autorité tutélaire qui, sans rien entreprendre contre ses libertés légitimes, la guide, l'éclaire et la supplée.

Distinction des méthodes, séparation des domaines d'activité; en cas de contact, subordination de la raison humaine, tel est en trois mots le traité d'alliance que Bacon propose à ces deux puissances si souvent en lutte, la philosophie et la religion. Cette solution si simple pouvait suffire sans autres développements à l'époque où elle fut proposée. Mais dès lors les temps ont marché. La raison, affranchie des liens dont l'enveloppait un siècle de foi officielle, s'est donnée libre carrière. Elle en est venue, dans un accès de délire, jusqu'à se constituer à l'égard de la foi en état de pleine révolte. La mêlée, s'il m'est permis d'employer cette expression, est devenue générale sur tous les points. Le traité « exact et circonspect sur l'usage de la raison dans les matières théologiques », est donc devenu plus nécessaire que jamais, et la solution de Bacon exigerait, pour être en harmonie avec l'état actuel des esprits, de nouveaux développements.

Je n'ai garde, on le comprend, d'aborder ici une pareille matière, qui veut, plus que toute autre, être traitée avec respect et maturité. Après avoir remarqué, en passant, que le

(1) Examen, II, 101.

(2) Auteur du livre : *Christianisme de Bacon.*

(3) Nous parlons ici de la doctrine de l'auteur, et non de sa conduite, du *penseur* et non du courtisan.

chapitre important du rôle respectif de la foi et de la raison dans l'acceptation de l'autorité est passé sous silence tout entier dans les considérations de notre auteur, j'insisterai sur un seul point.

La séparation des domaines dans lesquels doivent se renfermer, d'une part, la science obtenue par le raisonnement, et de l'autre la science dont la source est la parole révélée, loin d'être aussi facile à accomplir qu'elle le paraît au philosophe anglais, est une des entreprises les plus ardues qui puissent être abordées par l'esprit de l'homme. Assigner pour domaine à la raison les lois du ciel et de la terre, à la foi tout ce qui a rapport à la nature de Dieu et des esprits, cela est plus commode que satisfaisant. C'est trancher le nœud qu'il faudrait délier. La révélation, en effet, n'est point seulement une collection de dogmes et de préceptes. Elle se présente comme un fait, ou plutôt comme une série de faits qui se lient aux destinées du monde et à celles de l'humanité. L'étude de la révélation peut donc rencontrer sur son chemin toutes les études, soit historiques, soit cosmologiques. D'autre part, la philosophie ne saurait se résoudre à borner ses spéculations à l'examen des phénomènes du ciel et de la terre. Dans ses recherches psychologiques elle rencontre les dogmes révélés qui concernent la double nature de l'homme; dans ses recherches sur la morale les dogmes relatifs au péché et au devoir; dans ses recherches ontologiques les enseignements qui concernent la création de la matière, Dieu et les esprits. C'est bien moins à l'égard des objets qu'à l'égard de la nature et de la *qualité* de la connaissance qu'on peut en acquérir, que doit être posée la question des limites respectives de la foi et de la raison. Ce qu'il importe le plus de remarquer, c'est que, en réduisant à l'idée d'une *cause intelligente* de la nature la connaissance philosophique que nous pouvons avoir de Dieu, en enlevant en partie, et presque en totalité, au champ des recherches ration-

nelles toutes les questions qui s'élèvent au-dessus du monde sensible, en tendant à détourner les esprits des spéculations de cet ordre, Bacon ne donne au spiritualisme d'autre base que la foi en une révélation positive. Nous avons dit que la direction qu'il assigne à la science serait utilitaire si elle n'était religieuse. Ajoutons qu'elle risquerait bien de devenir matérialiste si elle cessait d'être chrétienne. La justesse de ces remarques, qui s'offrent à nous dès le début, deviendra plus évidente lorsque nous aurons fait encore quelques pas dans notre examen.

2. Classification des Connaissances humaines.

Dès qu'un homme possède un certain nombre d'objets ou de connaissances, il éprouve le besoin de les coordonner, soit en vertu d'un amour inné de l'ordre et de la distribution, soit pour mieux les tenir en sa main, les retrouver et les communiquer au besoin. Doué de la faculté de comparer et d'abstraire, il saisit sous la diversité que présentent les caractères des choses, des qualités communes, et il groupe les individus en conséquence. Toutes les classifications sont utiles en vue de leur but spécial, mais toutes n'ont pas la même valeur intrinsèque. On peut en distinguer deux espèces principales. Un naturaliste reçoit une cargaison volumineuse d'objets qui lui sont absolument inconnus ; il aura hâte de les ranger dans un certain ordre. Cet ordre ne sera pas fondé sur une connaissance approfondie des êtres à répartir. Il dérivera de caractères choisis arbitrairement. Le naturaliste procédant de la sorte *a priori* aura établi une classification *artificielle*. Mais dès que son examen sera terminé, il ne tardera pas à mettre un ordre nouveau dans la matière soumise à son étude. Une connaissance plus complète des objets qu'il a sous les yeux lui permettra de les grouper d'après l'ensemble de leurs rapports de toute nature. Au lieu d'aller des divisions générales aux particulières, il ira au contraire

des individus aux groupes les moins nombreux, de ces groupes à des catégories plus étendues. Procédant *a posteriori* il établira une classification *naturelle*. Les mêmes faits se reproduisent pour le savant abordant une étude qui lui est encore étrangère. En présence d'une foule d'idées nouvelles pour lui, il est contraint d'adopter, dès le début, un classement provisoire, et ne peut arriver que lorsqu'il est maître de son sujet, à un classement définitif. Ce qui a lieu pour les individus a également lieu pour la science. La science, à son début, ne peut enfanter que des classifications artificielles. Les classifications naturelles sont une production de son âge mûr. Les classifications artificielles ont une valeur purement relative. Utiles à certains égards, elles risquent d'un autre côté de fausser la science, en portant exclusivement les recherches sur une seule catégorie de caractères. Les classifications naturelles, au contraire, excitent également la recherche sur tous les points. Elles se présentent à l'esprit comme ayant une valeur absolue, comme révélant en quelque degré les plans de la Providence, dans l'organisation de l'univers. On a remarqué avec raison que la représentation la plus fidèle de la distribution des familles ou des ordres n'est pas une ligne, mais une carte géographique. Il est peu ou point de familles, en effet, qui puissent être placées entre deux autres seulement. De même qu'un royaume peut toucher par les divers points de sa frontière à un grand nombre d'états, de même les groupes d'êtres naturels ont entre eux des rapports très-multipliés qui ne permettent pas de représenter leur position respective par une ligne. La classification des objets d'une science est, au reste, essentiellement variable et perfectible, en raison des variations et des perfectionnements de la science elle-même. Elle est, à cet égard, un avertissement précieux qui atteste que de grands pas ont été faits en avant. Il arrive un moment où le corps, par suite de son accroissement, ne peut plus être contenu

dans le vêtement où naguère il se trouvait à l'aise. Une classification définitive répondrait à une science achevée. Or, si la science peut être achevée quant au nombre des objets de son étude, elle ne saurait jamais l'être quant à la perfection de la connaissance. Il n'y a que CELUI aux yeux duquel « toutes choses sont nues et entièrement découvertes, » qui sache parfaitement quels sont les rapports des êtres entre eux et la place de chacun dans l'universalité des choses.

S'il est une classification, entre toutes, qui soit destinée à progresser toujours sans arriver jamais à la perfection, c'est celle qui a pour objet, non plus les êtres, mais les connaissances humaines. Le complet lui fera toujours défaut, même à l'égard du nombre. Cette classification présente une difficulté qui lui est particulière, lorsqu'on aspire à la rendre vraiment *naturelle*. Toute connaissance, en effet, ayant deux termes, le sujet et l'objet, la classification des connaissances doit tenir compte de deux éléments : les caractères tirés des objets, et le point de vue sous lequel l'esprit humain les envisage (1). Un ordre satisfaisant est donc plus difficile à obtenir ici que partout ailleurs. Il n'est donné, d'ailleurs, qu'à un bien petit nombre d'intelligences d'élite de planer au-dessus du vaste ensemble des sciences pour assigner à toutes les parties leurs places et leurs rapports mutuels. Cependant, quelque imparfaits que puissent être les essais faits à cet égard, l'utilité en est incontestable. Une classification même défectueuse appelant l'esprit à envisager les connaissances humaines sous toutes leurs faces, fait saisir leurs rapports et leur harmonie. Elle met les lacunes en saillie, indique des routes inexplorées. Enfin, en présence de cette vaste analyse qui va spécialisant toujours davantage les hommes et les études, elle constitue une œuvre de synthèse d'une grande

(1) Ampère. Essai sur la Philosophie des sciences, 2 vol in-8, Paris 1838 et 1843, t. I, p. 12.

importance (1). Si l'on contestait la réalité de ces avantages, on ne saurait nier au moins que l'étude et la comparaison des classifications adoptées à diverses époques, ne soit du plus haut intérêt pour l'histoire de l'esprit humain. Au temps des sages de la Grèce, la science humaine ne constituait pas un corps ayant ses membres nettement dessinés. Quelques observations sur les astres et les phénomènes les plus saillants de la nature, les premières notions des mathématiques, des sentences sur la vie sociale, des hypothèses hardies sur l'origine des choses, formaient un amalgame confus. On pouvait alors définir le philosophe *l'homme qui sait tout* (2). Cette science était pauvre, mais elle renfermait dans sa pauvreté tous les germes de l'avenir, car l'univers y avait déposé son reflet, l'âme ses besoins et ses impérissables tendances. Peu à peu le rayonnement s'est opéré dans tous les sens. Bientôt l'esprit humain a senti le besoin de classer, pour se reconnaître, les branches multiples et divergentes de son activité. Les classifications admises de siècle en siècle sont comme des pierres milliaires, qui marquent les distances dans ce mouvement d'expansion non interrompu. Suivre leur développement depuis la trilogie du siècle de Platon et d'Aristote jusqu'aux répartitions les plus modernes des sciences, en passant par le trivium et le quadrivium du moyen âge, le tableau de Bacon et celui de l'Encyclopédie, ce serait, quant à la matière, écrire l'histoire tout entière du développement des lumières, et, quant à la forme, suivre les progrès de l'art de classer, partie importante de la méthodologie. J'ai parlé de la matière et de la forme. On peut, en effet, considérer sous ce double aspect une répartition des connaissances hu-

(1) Voyez sur les avantages de détail d'une bonne classification des connaissances humaines. Ampère I, 17 à 24.

(2) Aristote. Métaphys., Livre I, ch. 2. Voyez pour le caractère scientifique de cette époque, la vie de Thalès dans Diogène Laërce.

maines. Bien que cette distinction soit loin d'être absolue, on peut dire que la matière est plutôt l'œuvre du siècle, la forme l'œuvre de l'homme. C'est à l'examen de la forme que je vais spécialement m'attacher en critiquant le tableau de Bacon.

Ce philosophe tire sa division fondamentale de la considération des facultés de l'âme et ses divisions secondaires de la nature des objets. En admettant que l'analyse qui groupe les facultés sous les trois chefs : Mémoire, — Imagination, — Raison, soit juste et suffisante, ce point de départ est vicieux. En premier lieu, en effet, dans la classification des connaissances, l'objet doit évidemment primer le sujet, les caractères des choses doivent passer avant le *point de vue*. Ensuite, le point de vue que j'ai signalé comme le second élément nécessaire de la classification, ne doit pas être confondu avec les facultés de l'âme. Qu'un objet soit étudié en lui-même, ou en vue de ses applications, dans son état normal ou dans ses diverses modifications, dans ses phénomènes apparents ou dans leurs causes, voilà des aspects divers de la connaissance qui peuvent servir de base à des divisions légitimes. Mais la mise en jeu des facultés est impropre à servir de base. Elle présuppose une analyse psychologique terminée et admise comme valable. Elle a pour effet de couper en deux, s'il m'est permis d'employer cette expression, toutes les sciences. Il n'est aucune étude qui, du plus au moins, ne nécessite à la fois l'exercice de la mémoire et celui de la raison. L'histoire n'a-t-elle pas sa philosophie ? La philosophie n'a-t-elle pas des faits à observer et à retenir ? D'ailleurs, considérer les facultés comme isolées et pouvant s'appliquer isolément à un objet quelconque, n'est-ce pas perdre de vue la vérité essentielle de l'unité de l'âme qui est, en quelque sorte, tout entière dans chacune de ses opérations ? La classification de Bacon est donc artificielle. Elle en offre la preuve dans des rapprochements bizarres, dans

des séparations non moins étranges. La philosophie de la littérature, la recherche de la manifestation historique des voies de la Providence sont placées sous la rubrique Mémoire; la science de l'alphabet est honorée du droit de séance dans le collége philosophique. La poésie est séparée en deux parties; le genre lyrique et d'autres étant renvoyés à l'Art de la versification. La peinture, la sculpture et la musique sont reléguées bien loin de la Poésie et tout près de la Médecine. Malgré ces frappantes imperfections, il faut croire que le travail du philosophe anglais était, pour l'époque, d'une haute valeur, puisque, pendant deux siècles, on n'a pas senti la nécessité d'en changer les bases. Le *Système figuré des connaissances humaines* (1), qui se trouve en tête de l'Encyclopédie est, avec des remaniements de détails, la reproduction du tableau de Bacon, et M. Prévost a jugé que ce tableau n'avait besoin que de *quelques changements* (2).

De nos jours, le grand développement de la plupart des sciences a fait naître le besoin d'une classification nouvelle. Après un règne de deux siècles la *répartition* de Bacon paraît hors de service. En dernier lieu, M. Ampère nous a donné une nouvelle synoptique des connaissances humaines, miroir dans lequel se reflète un siècle scientifiquement bien plus mûr que celui du chancelier de Verulam. M. Ampère

(1) Ce *système figuré* et son explication ne sont pas dus à d'Alembert, mais à Diderot (d'Alembert. OEuvres, I, 14). Ce dernier n'a pas profité des lignes suivantes écrites par Condillac. « Cette division « (celle de Bacon) est au moins tout à fait arbitraire, et il me semble « qu'il eût été mieux de considérer les sciences en elles-mêmes, car on « les confond quand on les distingue par rapport à trois facultés qui « ne s'occupent pas d'objets tout à fait différents, et dont au contraire « le concours est nécessaire dans toutes nos études. » De Vauzelles, II, 275.

(2) Prévost. Essais de Philosophie, II, 20.

donne le premier rang à l'élément des caractères des objets, et lui assigne pour auxiliaires les *points de vue*. Mais ces points de vue, ce ne sont pas des facultés de l'âme, ce sont des aspects de la connaissance, aspects dans lesquels l'objectif et le subjectif figurent également. Ils sont au nombre de quatre. On peut étudier, ou ce qui s'aperçoit à la simple inspection d'un objet (point de vue *autoptique*), ou ce qui est caché dans cet objet (point de vue *cryptoristique*), ou les changements qu'éprouve cet objet et les lois de ces changements (point de vue *troponomique*), ou enfin ce qu'il y a de plus caché dans l'objet, les causes (point de vue *cryptologique*) (1). En partant de ces principes, en rapprochant les groupes des sciences les premiers établis, deux à deux, trois à trois, pour saisir le nombre et la valeur de leurs rapports, et s'élevant ensuite à des catégories plus étendues, M. Ampère est arrivé à classer toutes nos connaissances dans un ordre tel, que celles qui précèdent n'ont jamais rien à emprunter à celles qui suivent. Les sciences mathématiques qui, s'occupant exclusivement des notions de grandeur, d'étendue, de mouvement, de force, n'ont rien à emprunter à aucune autre, se placent les premières. Vient ensuite l'étude des êtres inorganiques, puis celle des êtres vivants. Ces connaissances réunies, embrassant le monde et ce qu'il contient, forment la grande classe des sciences *cosmologiques*. Mais il est un être aussi important à lui seul que le monde entier, l'âme humaine. De là les sciences *noologiques*, qui étudient soit les facultés de l'homme, soit les moyens mis en œuvre pour la transmission des idées ou des passions, soit enfin la société. Le tableau suivant donnera, en abrégé, une idée de cette classification.

(1) Essai sur la Philosophie des sciences, I, 43.

Premier Règne. SCIENCES COSMOLOGIQUES.

A Sciences mathématiques.
1. Arithmologie.
2. Géométrie.
3. Mécanique.
4. Uranologie.

B Sciences physiques.
1. Physique générale.
2. Technologie.
3. Géologie.
4. Oryctotechnie.

C Sciences naturelles.
1. Botanique.
2. Agriculture.
3. Zoologie.
4. Zootechnie.

D Sciences médicales.
1. Physique médicale.
2. Hygiène.
3. Nosologie.
4. Médecine pratique.

Second règne. SCIENCES NOOLOGIQUES.

A Sciences philosophiques.
1. Psychologie.
2. Ontologie.
3. Ethique.
4. Thélésiologie.

B Sciences nootechniques.
1. Technesthétique.

2. Glossologie.
3. Littérature.
4. Pédagogique.

C Sciences ethnologiques.

1. Ethnologie.
2. Archéologie.
3. Histoire.
4. Hiérologie.

D Sciences politiques.

1. Économie sociale.
2. Art militaire.
3. Nomologie.
4. Politique.

Bien que l'on puisse reprocher peut-être à cette répartition de viser à une rigueur systématique, qui se manifeste par exemple par le nombre toujours le même des subdivisions ; comparée à celle de Bacon, elle est l'indice d'un progrès sensible dans l'art de classer. Le principe fondamental est plus vrai, les points de vue plus légitimes, les sciences se trouvent groupées d'une manière plus rationnelle. Il y a incontestablement un pas fait vers le *naturalisme* de la classification. C'est aux sciences naturelles que revient l'honneur de ce progrès. Les de Jussieu, les de Candolle, les Cuvier ont ouvert la voie dans laquelle les philosophes des sciences diverses entreront de plus en plus. Il devait en être ainsi. L'homme part du monde sensible pour s'élever au monde spirituel. On devait réussir à grouper heureusement les plantes et les animaux avant de faire des tentatives pour doter les connaissances humaines de la classification naturelle et d'aborder l'idée d'appliquer cette classification aux caractères moraux.

Il me reste, avant d'en venir aux sciences philosophiques, qui seront le sujet d'un chapitre spécial, à relever, dans le

tableau de Bacon, quelques détails relatifs à sa matière. La simple comparaison de ce tableau avec celui d'Ampère fait toucher au doigt les progrès gigantesques faits par les sciences cosmologiques, progrès tels que l'on n'a pas craint d'avancer que ces sciences doivent plus aux deux siècles qui nous séparent du chancelier de Verulam, qu'à tous les siècles qui avaient précédé. Dans la répartition de Bacon, toutes les branches diverses de l'étude de la nature, dont une seule mérite de nos jours une chaire spéciale dans une université, et suffit à absorber la vie d'un savant, sont confondues sous la désignation générale d'Histoire de la nature ou de Physique particulière. Les sciences naturelles ne sont pas distinguées des sciences physiques, la physique de la chimie, la botanique de la zoologie, et cependant la même classification dans laquelle se remarquent ces omissions énormes au point de vue de la science actuelle, assigne une place à la théorie de l'alphabet et à l'art de composer les *chiffres diplomatiques*. Une remarque d'un intérêt philosophique plus élevé est celle de cette science spéciale constituée par Bacon, pour l'examen des *monstres*. L'Encyclopédie la conserve, Ampère la supprime. Cette suppression est toute une révélation sur la marche de l'étude de la nature. Personne aujourd'hui, nous le pensons, ne songerait à faire une science à part, de l'étude des monstruosités végétales ou animales. Grâces aux merveilleux progrès des lumières, les anomalies les plus étranges se ramènent aux lois générales. Bien plus, les écarts sont des révélations, les exceptions font découvrir les règles. Si l'Auteur de toutes choses s'éloigne pour un instant de la marche ordinaire de sa providence, il semble que ce soit pour permettre à l'homme de reconnaître plus facilement sa merveilleuse puissance dans l'admirable simplicité de ses moyens.

Nous relèverons encore, dans les idées de Bacon, l'espèce de guerre qu'il livre aux sciences mathématiques. Il se plaint

de l'engouement des savants qui voudraient que ces sciences commandassent presque à la physique. Il se plaint surtout de ce que l'astronomie est rangée au nombre des sciences mathématiques, classification qui *déroge à sa dignité*, et réclame une astronomie *vivante* pour remplacer celle qui ne s'occupe que de calculs (1). Les mathématiques ont gagné leur cause contre lui, et la *mécanique céleste* est aujourd'hui le couronnement de la science des astres (2). Ajoutons du reste, que précisément à côté des vues erronées que nous signalons, Bacon émet deux de ces pensées pleines d'avenir dont on rencontre un si grand nombre dans son ouvrage. La première est que les applications du calcul à la physique sont appelées à prendre un grand accroissement. La seconde est que les grands phénomènes célestes et les mouvements inférieurs qui se passent sur la terre doivent être attribués à une seule et même cause. Il est assez piquant de voir le même homme, qui a combattu Copernic, être signalé par Voltaire comme ayant découvert et énoncé cette attraction nouvelle dont Newton *passe pour l'inventeur* (3).

L'examen de la classification baconienne, quant à sa matière, pourrait conduire à envisager successivement toutes les parties des connaissances humaines et leurs progrès. Quand je serais aussi capable d'accomplir cette tâche que je le suis peu, ce ne serait pas ici le lieu de l'entreprendre. Je m'en tiens donc aux remarques détachées qui précèdent, ayant hâte d'aborder les sciences philosophiques.

3. Sciences Philosophiques.

Pythagore, qui passe pour avoir employé le premier le mot

(1) Livre III, ch. 4 et 6. On sait que Bacon a rejeté et combattu le système de Copernic.

(2) Ampère, I, 59.

(3) Voltaire, cité dans de Vauzelles, II, 267.

philosophie (1), en a aussi, à ce qu'on nous rapporte, fourni la définition. Comme le roi Léon, surpris de la sagesse de ses discours, lui demanda quel art il professait, il répondit qu'il n'en professait aucun, mais qu'il était philosophe. Le roi, étonné de ce terme nouveau pour lui, s'informa de ce qu'il signifiait. Le sage lui répondit : « Lorsque le peuple se « rassemble pour des jeux publics, les uns viennent cher- « cher une couronne, les autres un gain, d'autres ont pour « seul but de regarder le spectacle et de réfléchir sur ce qu'ils « voient. De même dans la vie, les uns poursuivent la gloire, « les autres l'argent, *raros esse quosdam, qui, ceteris « omnibus pro nihilo habitis,* rerum naturam *studiose « intuerentur ; hos se appellare sapientiæ studiosos, id « est enim philosophos* (2). » Cette définition, comme on le voit, assigne au domaine de la philosophie les limites les plus vastes. Aristote entre dans le même ordre d'idées, lorsqu'après avoir énuméré les sens vulgaires du mot philosophie, il arrive à cette définition : « La science qui s'élève *aux prin- « cipes et aux causes* (3). » Pour les anciens, la philosophie était donc toute connaissance scientifique, c'est-à-dire toute connaissance qui, s'élevant au-dessus de la simple inspection des phénomènes, suppose la comparaison, l'abstraction, la classification, la généralisation des idées. Ce point de vue est celui de Bacon qui, ainsi que nous l'avons dit, emploie comme synonymes les termes *science* et *philosophie*, et les applique à toute étude qui dépasse les limites de la contemplation des individus et des premières impressions des sens (4). De nos jours, le grand développement acquis par les sciences, l'impossibilité toujours plus évidente pour un

(1) Vies de Diogène Laërce. Préface.
(2) Cicéron. Tuscul., Livre V, chap. 3.
(3) Métaphys., Livre I, chap. 2.
(4) Voyez le passage cité dans l'analyse du livre second.

seul homme d'explorer toutes les parties des connaissances humaines, ont conduit à donner aux mots *sciences philosophiques* une signification moins universelle. On désigne maintenant par là d'une manière spéciale, et par opposition soit à la connaissance du monde matériel, soit à celle de la société, les recherches dont l'étude de l'esprit humain et de ses facultés est le but ou le moyen. Il suffit de comparer, même superficiellement, le tableau de Bacon à celui de M. Ampère, pour reconnaître la justesse de cette remarque. Les sciences philosophiques, telles que nous les comprenons aujourd'hui, forment dans le second un groupe nettement dessiné. Il n'en est point de même dans le premier.

Le sens plus général du mot philosophie subsiste néanmoins. Dugald Stewart, l'interprétant d'une manière tout aussi large qu'Aristote, mais voulant seulement substituer une autre notion à celle de *cause*, nous dit que « recueillir « les phénomènes épars que cet univers nous présente et les « rapporter à leurs lois générales, est l'objet suprême de la « philosophie (1). » C'est dans ce sens universel que le mot philosophie est susceptible de s'appliquer à une science quelconque; lorsque, s'éloignant du simple exposé des faits, elle s'élève à une certaine hauteur de généralisation. Tant qu'un naturaliste se borne à décrire les individus, leurs formes, leurs propriétés, à les grouper en genres, en familles, il est simplement botaniste, zoologue ou minéralogiste. Mais si, s'élevant à la considération des rapports généraux qui unissent entre elles les diverses classes des êtres, leur assignant leur place respective et leur rôle dans l'universalité des choses, il nous initie en quelque sorte au plan de la pensée créatrice, nous honorons son œuvre du titre de *philosophie de la nature*. Aussi longtemps qu'un écrivain se borne à enregistrer les vicissitudes des nations, à compter les années de

(1) Esquisses de Philosophie morale. Introduction. Section I, 4.

leur existence, les chefs qui les ont gouvernées, les hauts faits qui ont pu les rendre célèbres, il reste un simple historiographe ; mais entreprend-t-il la recherche des causes secrètes et profondes qui élèvent les peuples ou les abaissent, sait-il voir dans chaque événement la conséquence du passé et le germe de l'avenir, découvre-t-il sous la scène mobile des choses humaines le développement d'un plan éternel en présence duquel mille ans lui apparaissent comme un jour : — alors ses méditations changent de nom en changeant de nature, nous les saluons comme la *philosophie de l'histoire*. Il est une théologie qui se borne à critiquer des textes, à amasser des citations, à rassembler des arguments pour établir une doctrine ou confondre des adversaires. Il en est une autre qui, descendant dans les replis du cœur de l'homme, cherche à manifester la merveilleuse harmonie de ses tendances, de ses besoins, avec les faits de la révélation ; ou qui, portant ses regards sur le monde, aspire à démêler les voies de la Providence dans la préparation, l'établissement et les destinées de la religion chrétienne. Nous croyons relever la dignité de cette dernière en la décorant du titre de *philosophie de la religion* (1). Tel est le privilége de la science de l'esprit humain, que dans l'ordre de l'intelligence aucune chose n'est grande et relevée, si elle ne peut se parer de son nom, se couvrir, en quelque sorte, d'un des pans de sa robe.

Du reste, entre la simple connaissance des faits et la science philosophique, la différence n'est pas de nature, mais de degré. Une comparaison tirée des travaux de l'industrie humaine peut nous éclairer à cet égard. Est-il question d'un objet encore près de l'état de nature : la matière seule en fait tout le prix. S'agit-il, au contraire, d'un de ces produits

(1) Je parle ici de la théologie en tant que science, et non de la religion. La foi vraie du plus simple fidèle est d'un ordre supérieur en dignité comme en puissance à toute la philosophie.

pour lesquels l'art a épuisé ses ressources : la matière disparaît sous le travail. Qu'un Apollon du Belvédère soit d'or ou de pierre, qu'importe ? Il en est de même à l'égard des connaissances humaines. Dans leur degré le plus élémentaire, toutes les sciences relèvent de l'objet dont elles s'occupent. De là leur valeur et leur nature. Mais quand l'abstraction et la généralisation des idées ont élevé, à l'aide des données primitives, tout un monde de déductions et de théories, l'objet disparaît, en quelque sorte, pour ne plus laisser apercevoir que le travail philosophique de l'esprit humain. Dans les deux extrêmes la différence frappe. Quant au point de séparation, il est impossible de l'établir avec une rigoureuse exactitude.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que l'on peut distinguer une philosophie universelle et une philosophie proprement dite. Quelle fut à ces deux égards l'œuvre de Bacon ? Les services qu'il a rendus à la philosophie universelle dans ses diverses branches sont hors de contestation. Il indique la philosophie de l'histoire, il réclame positivement celle des langues et de la littérature, il présente sur la jurisprudence, sur la politique, des considérations d'un ordre fort élevé. Voilà, certes, des services éclatants pour une époque où la plupart des sciences que nous venons d'indiquer étaient encore à l'état élémentaire. Mais la philosophie universelle n'a pas seulement différentes branches, elle tend à se résumer dans une unité supérieure. La philosophie d'une science est à vrai dire sa synthèse. L'esprit de l'homme tend à résumer dans une synthèse plus haute encore les résultats de ces synthèses particulières. Nous avons parlé de la classification des connaissances. Chaque fois que divers groupes sont réunis en un *ordre*, ils le sont en vertu de propriétés communes. Ces propriétés deviennent l'objet d'une science supérieure en abstraction à celles qui lui sont subordonnées. Toutes les sciences relatives à la matière inorganique doivent

pouvoir se résumer dans une théorie générale. Une science plus haute, découvrant des lois communes à la matière inorganique et à la matière organisée, pourra donner la *formule cosmologique*. Et si enfin l'esprit humain pouvait une fois établir, non plus de hasardeuses analogies entre des faits d'ordres différents, mais des lois communes régissant à la fois et lui-même, et le monde et la société ; la tâche de la science serait alors accomplie. Une pensée unique guiderait dans l'exploration de la création tout entière. On aurait constitué dans l'ordre de la science la THÉORIE DE L'UNITÉ qui, renfermant toutes les théories, correspondrait dans l'ordre de la classification au titre UNIVERS qui renferme tous les objets des diverses connaissances. Voilà, ce nous semble, l'idée, ou si l'on veut, le rêve peut-être insensé, peut-être même à quelques égards impie dans sa témérité de la philosophie universelle (1). Mais ce rêve, quelque qualification qu'on veuille lui attribuer, est du moins antique. C'est la théorie de l'unité que cherchaient aux anciens jours Thalès l'Ionien et Xénophane l'Eléate. L'esprit humain porte si profondément en lui le besoin de cette généralisation suprême, qu'à l'aurore même de la connaissance, avant qu'aucune des parties de l'univers eût été observée avec quelque détail, il aspirait déjà à expliquer par une seule loi l'universalité des choses.

Après ce que nous avons dit au paragraphe des limites de la science, on peut supposer que Bacon, d'après la tournure de son esprit, et la direction de son génie, n'a pas dû aborder les idées de cet ordre. Il paraît cependant s'élever à la conception de cette haute synthèse, lorsqu'il remarque que toutes les sciences ayant un tronc commun, il faut constituer

(1) La philosophie universelle est considérée ici comme le produit de l'abstraction et de la généralisation. Voyez plus loin les articles *Méthode* et *Influence philosophique de Bacon*.

une *science universelle*, qui soit la mère commune de toutes les autres, une *philosophie première* qui ne considère que les sommités des choses (1). On ne saurait donner une définition qui réponde mieux à ce que nous avons appelé la théorie de l'unité. Mais quand Bacon explique sa pensée en la développant, que nous offre-t-il ? Dans une première partie de cette philosophie première, il réunit pour exemples : des axiomes de mathématiques, une hypothèse de physique, une observation musicale, une remarque de médecine qu'il applique tant bien que mal à des sciences d'un autre ordre. En voici un échantillon : « Une maladie putride est plus contagieuse dans ses « commencements qu'à son point de maturité. C'est une règle de physique qui s'applique très-bien à la morale. Les « hommes les plus dissolus, les scélérats les plus décidés, « corrompent moins les mœurs publiques que ceux dont les « vices sont alliés de quelques vertus (2). » C'est là ce que notre auteur appelle un axiome commun à plusieurs sciences. — Dans la seconde partie de la science universelle, il réunit des recherches sur les conditions transcendantes des êtres, recherches dont voici un exemple : Expliquer pourquoi « il « ne se peut que dans la nature il y ait autant d'or que de « fer, autant de roses que d'herbe (3). » L'édifice, comme on voit, ne répond pas à son portique. Il est, au reste, digne de remarque, que Bacon, bien contrairement à ses principes, présente comme une introduction à la science, un recueil d'axiomes, ou pour mieux dire de lois, qui sont évidemment la fin et non le commencement des recherches de l'intelligence. Il est digne de remarque encore que, dans ce chapitre, où il est question de constituer une philosophie qui embrasse tout à la fois les doctrines relatives à Dieu, au monde et à

(1) Livre III, ch. 1.
(2) Idem.
(3) Idem.

l'âme, les exemples mis en avant sont presque exclusivement relatifs, les uns à la nature, les autres aux faits sociaux. La matière et la société ; ce sont les deux grandes préoccupations du chancelier de Verulam.

Passons à la philosophie proprement dite. Pour apprécier à cet égard l'œuvre de Bacon, je parcourrai rapidement les principaux problèmes que se pose la science moderne, en examinant à l'égard de chacun d'eux les solutions qu'il propose ou les idées qu'il met en avant (1).

I. Psychologie. Le livre *de Dignitate* renferme des observations intéressantes qui ont trait à divers phénomènes psychologiques. L'exposition des causes principales de nos erreurs, les *desiderata* à l'article des sciences qui traitent des rapports de l'âme et du corps (2) supposent l'étude de l'esprit humain. Mais à l'égard de l'analyse proprement dite des facultés, nous ne trouvons rien dans l'ouvrage de Bacon qui le recommande à notre attention d'une manière particulière. La distinction *spécifique* établie entre l'âme rationnelle et l'âme irrationnelle n'est basée sur aucune observation. L'auteur blâme les philosophes qui nient cette distinction, mais n'indique pas les moyens de démontrer leur erreur (3). Ne semble-t-il pas même accorder aux animaux des facultés qui sont la prérogative exclusive de l'espèce humaine, lorsqu'il leur attribue « une attention soutenue, un exercice sans relâ- « che par rapport à une seule chose (4) ? » Pour l'énumération des facultés, il s'en rapporte aux opinions reçues : *facultates autem animæ notissimæ sunt intellectus, ratio,*

(1) La classification des sciences philosophiques se trouve dans Ampère, t. II, 8 à 48. On trouve dans les fragments de Cousin un *Essai d'une classification des questions et des écoles philosophiques*.

(2) Voir l'analyse.

(3) Livre IV, ch. 3.

(4) Livre V, ch. 2,

phantasia, *memoria*, *appetitus*, *voluntas* (1); ajoutant simplement qu'on doit traiter de leur origine physiquement, *prout animæ innatæ sint* (2). Ailleurs il réduit les facultés à trois : la mémoire, l'imagination et la raison. Il remarque, à la vérité, qu'il ne lui paraît pas qu'on ait fait à cet égard de « découverte vraiment grande. » Mais, comme toutes les fois qu'il indique une lacune qui lui paraît importante, il indique aussi avec détails les moyens à prendre pour la remplir, et qu'ici il s'en tient à ce peu de paroles, nous sommes autorisés à conclure que l'observation des phénomènes de l'esprit n'a pas eu une grande part dans ses préoccupations. Cette omission nous étonnerait à juste titre de la part d'une intelligence aussi vaste si elle n'avait sa raison d'être dans les circonstances de l'époque et dans la nature de l'œuvre de notre philosophe. L'esprit humain est l'instrument de toute connaissance. Ce n'est pas au milieu de la lutte et du travail, quand on vient de ne laisser sur le sol que des décombres, et qu'on met la main à l'œuvre pour reconstruire, qu'on s'arrête longtemps à examiner l'instrument qu'on emploie, à faire le compte de ses propriétés. L'illustre contemporain de Bacon (3), Descartes, entreprit lui aussi l'œuvre sainte, l'*Instauratio magna*. Son point de départ l'appelait bien plus que le philosophe anglais à scruter les facultés de l'âme. Voyez-le cependant. A peine sent-il son pied bien affermi, qu'il se hâte de sortir de lui-même pour s'élancer à la conquête de l'univers. Il est dans la science, comme dans la vie, des nécessités de position qui commandent impérieusement.

La psychologie ne se borne pas à étudier l'esprit humain dans son état *actuel*, elle cherche encore quel fut son état

(1) The Works, IV, 120.
(2) Idem.
(3) Descartes avait 30 ans à la mort de Bacon.

primitif, et comment il a passé de l'un de ces états à l'autre.

De là le problème de *l'origine de nos connaissances*. Je serais tenté de dire avec M. Bouillet (1), que notre auteur « ne se pose pas même la question, et ne paraît pas l'avoir « soupçonnée, » n'était le passage suivant dont il me semble que l'on peut tirer à cet égard des inductions légitimes : *Natura percutit intellectum radio directo, Deus autem, propter medium inæquale (creaturas scilicet), radio refracto, homo vero sibi ipsi monstratus et exhibitus, radio reflexo* (2). Si je comprends ces paroles, elles signifient : que nous avons par le moyen de nos sens une connaissance directe de la nature sensible, que c'est à l'aide de la connaissance ainsi obtenue que nous nous élevons à l'idée de Dieu, enfin que c'est encore aux impressions produites sur nous par les objets du dehors, qu'il faut attribuer la notion même que nous avons de notre propre existence. Il serait ridicule sans doute de vouloir déduire des paroles citées, qui arrivent occasionnellement à propos de la division des sciences philosophiques en trois embranchements, un système complet d'*idéogénie* (3). Cependant si l'on réfléchit à la tendance générale de la philosophie de Bacon, à son appel constant à l'expérience, à sa préoccupation prédominante des faits de la matière, on sera porté à admettre facilement que si cet écrivain n'a pas donné une théorie de l'origine de nos connaissances, il a du moins frayé la route à la doctrine de la sensation.

II. Ontologie. Nous désignons par ce mot, dont la signification n'est pas bien nettement établie, les recherches relatives à la nature et au mode d'existence des êtres, conçus comme ayant une réalité absolue.

(1) Dictionnaire des sciences philosophiques de 1844, t. I, p. 283.

(2) The Works, IV, 82. Voyez encore le passage cité plus loin à l'article : Philosophie morale.

(3) Terme proposé par M. Ampère.

M. de Maistre lance contre Bacon une double accusation relative à sa conception de la *nature de la matière*. Il l'accuse d'enseigner son éternité et de lui « appliquer des expres- « sions qui se rapportent au sentiment (1). » On peut opposer à la première de ces assertions deux passages très-positifs sur la création ; celui-ci en particulier : « Je crois que « rien n'est sans commencement excepté Dieu, qu'il n'y a « aucune nature, *aucune matière*, aucun esprit..... (2). Il est vrai que ces paroles se trouvent dans une confession de foi religieuse, mais cette pièce ne saurait être suspectée de concession ou d'accommodation, ayant été, si je ne me trompe, trouvée dans les papiers de l'auteur après sa mort. L'autre passage, du reste, n'est pas moins positif, et se trouve dans cet endroit où Bacon, pour établir la dignité des lettres, remonte jusqu'à la considération de l'origine de toutes choses (3). Quant à la seconde accusation de M. de Maistre, il est vrai que notre auteur applique à la matière des termes tels que *appetitus, passiones* (4), mais son style tout plein et souvent tout brillant de figures et d'images qui donnent un corps à la pensée, autorise à voir dans ces expressions un manque de goût littéraire peut-être, mais non une aberration métaphysique. Du reste, pour épuiser ce sujet, et apprécier d'une manière approfondie la valeur des allégations de M. de Maistre, il faudrait porter son attention sur d'autres livres que celui qui nous occupe particulièrement. Je m'en tiens donc à ce peu de mots.

Bacon indique à peine les questions relatives à la *nature de l'âme*. Il définit l'âme irrationnelle *aura ex natura flam-*

(1) Examen de la philosophie de Bacon, II, 102 à 172.
(2) Voyez The Works, III, 121.
(3) Voyez l'analyse du Livre I.
(4) Voyez Livre III, ch. 4.

mea et aërea conflata (1). Quant à l'âme rationnelle, il déclare que c'est à la religion qu'il faut abandonner le soin de la faire connaître, puisqu'elle est entièrement distincte de la masse du ciel et de la terre, qu'elle est produite par une inspiration immédiate de Dieu, et ne peut être connue que par cette inspiration même (2).

Ici l'auteur s'arrête à tort, ce me semble, devant des limites imaginaires. Le christianisme s'occupe bien plus des destinées de l'âme que de sa nature, et des opinions très-diverses à cet égard ont subsisté dans le sein de l'Église. Si Bacon passe aussi légèrement sur l'étude de la nature de l'âme que sur celle de ses facultés, je l'attribue beaucoup moins, au reste, à son respect pour les limites du domaine de la foi qu'à la tendance générale de sa philosophie.

Nous avons déjà remarqué que, pour les questions relatives à DIEU, Bacon n'accorde d'autre pouvoir à la philosophie que celui de remonter des phénomènes du monde à leur cause, et de reconnaître la puissance et la sagesse de cette CAUSE PREMIÈRE. Il interdit à la raison de vouloir pénétrer plus avant dans les secrets de la nature divine, sous peine d'être frappée de vertige. Toutefois, il met en avant sur cette matière une assertion d'une grande portée, celle que le monde n'est pas *l'image* de Dieu, mais *l'ouvrage* de ses mains (3). Ce n'est pas ici une phrase jetée sans réflexion; elle est développée et opposée à une erreur fondamentale des païens. Or, ces mots renferment toute une métaphysique. Le monde n'est pas une manifestation de Dieu, un développement du souverain Être dans lequel celui-ci se trouve tout entier; il est le produit *extérieur* d'une volonté libre. Par ces simples paroles un philosophe se place en dehors de la pente qui

(1) The Works, IV, 119.
(2) Voyez l'analyse du Livre quatrième.
(3) Livre III, ch. 2.

conduit au panthéisme. Il accepte cette dualité mystérieuse qui fera sans doute toujours le désespoir de la raison humaine: un être en même temps infini et personnel. Si l'on veut y regarder de près, on trouvera que l'erreur reprochée aux païens, de regarder le monde comme l'image de Dieu, se reproduit de siècle en siècle, et que nous sommes ici au point de séparation des deux tendances principales de la pensée philosophique et religieuse.

Il est un point de la théologie naturelle de Bacon qui doit nous occuper d'une manière spéciale, en raison de son importance et des contestations auxquelles il a donné lieu; je veux parler de son opinion sur les *causes finales*. Le philosophe anglais est loué par les uns, blâmé par les autres, d'avoir voulu détourner les savants des considérations de cet ordre. Des sceptiques se sont autorisés de son exemple, et Garat le félicite d'avoir invité les hommes à abandonner cette philosophie des causes finales « à la contemplation, aux cloî« tres et aux autels (1). » D'un autre côté, Cudworth lance presque contre lui à cette occasion une accusation d'athéisme (2), et M. de Maistre le poursuit sur ce point comme sur les autres, de sa critique mordante et passionnée. Ces éloges et ces accusations tombent également devant le simple exposé des paroles du philosophe anglais. Voici comment il s'explique à cet égard.

« La recherche des causes finales doit être placée dans la métaphysique. C'est à tort qu'on la mêle ordinairement à la physique. Il n'y a pas là seulement un défaut d'ordre, mais un inconvénient réel. En effet, si l'on s'en tient aux causes fi-

(1) De Vauzelle, 287.

(2) *Dugald Stewart*. Philosophie des facultés actives et morales de l'homme, traduites par Léon Simon, II, 94.

(3) Examen, II, 173 à 253.

(4) De Dignitate, Livre III, ch. 4.

nales pour l'explication des phénomènes de la nature, la physique est arrêtée dans ses progrès. Pour prendre un exemple, si au lieu de rechercher pourquoi les nuages montent vers les régions supérieures, on se borne à dire qu'ils s'élèvent afin de pouvoir arroser la terre, il est évident que la science est à jamais stationnaire. La recherche des causes finales et celle des causes physiques, du reste, s'accordent parfaitement. *Alioquin, si modo intra terminos suos coerceantur, magnopere hallucinantur, quicunque eas physicis causis adversari aut repugnare putent* (1). Il est évident que la découverte de la cause qui fait monter les nuages n'est en aucune manière opposée à la considération du but de leur ascension. De pareilles observations, loin de mettre en doute la Providence divine, ne font que donner plus de grandeur à l'idée que nous en avons. On adorera toujours davantage la sagesse infinie de l'Auteur de la nature, à mesure que l'on connaîtra mieux l'admirable emploi des moyens qu'il met en œuvre. Ceux qui voudraient expliquer le monde par les causes physiques, sans remonter jusqu'à la Providence de Dieu, ne doivent obtenir pour réponse qu'un rire universel. »

Il est difficile, ce me semble, de faire sur cette matière une profession de foi plus claire, plus complète, et qui justifie moins les jugements auxquels nous avons fait allusion. Sans l'emploi commun du mot *cause* dans deux acceptions différentes, on n'aurait pas même besoin de signaler la différence qui existe entre la *cause physique* et *l'intention* ou le but. Une maison a pour but de mettre ses habitants à l'abri des intempéries de l'air, et pour cause productrice le travail des ouvriers qui l'ont élevée. Que ces deux choses soient différentes et ne s'excluent nullement, cela est d'une évidence palpable. Que la connaissance des causes physiques, loin de

(1) The Works, IV, 98.

détruire la croyance en la Providence, soit de nature, au contraire à la fortifier et à relever encore à nos yeux son divin objet, c'est ce qui est aussi parfaitement clair. Un paysan qui sait que c'est le Maître du monde qui fait tomber la pluie, et que c'est lui aussi qui fait lever et coucher le soleil, a sans doute bien des sujets d'admirer sa puissance. Cette admiration diminuera-t-elle lorsqu'on viendra à lui apprendre que le fruit qui tombe sur le sol, la goutte d'eau qui vient arroser la terre et les astres qui roulent dans les profondeurs de l'espace obéissent à une seule et même loi? Un enfant auquel on a appris que c'est Dieu qui a placé l'arc-en-ciel dans les nuages, que c'est lui aussi qui donne aux arbres leur verdure, aux fleurs les couleurs variées et brillantes qui réjouissent les regards, ne manquera pas, sans doute, de sujets pour admirer son pouvoir sans limites. Pense-t-on que l'idée de ce pouvoir sera moins grande dans l'esprit de l'homme qui reconnaît dans les mille phénomènes de coloration si parfaitement adaptés à nos besoins et à nos jouissances, les effets variés de la décomposition de la lumière? La simplicité des moyens n'est-elle pas en toutes choses la marque la plus certaine de la puissance?

Quand Bacon accuse Platon d'avoir *souillé* la physique en y mêlant la théologie, il cède à un petit mouvement d'humeur que lui occasionne la considération des retards que les causes finales, envisagées sous un jour faux, ont apportés à la physique. Mais à cela près il paraît difficile de ne pas lui donner raison sur tous les points. J'en dis autant à l'égard de cette parole souvent citée : *Causarum finalium inquisitio sterilis est, et, tanquam virgo Deo consecrata, nihil parit* (1). Rien de plus vrai, si l'on donne à ces paroles le sens que leur assigne nécessairement la place où elles se trouvent. L'auteur, passant de la science théorique

(1) The Works, IV, 99.

de la nature à la science pratique, remarque que la connaissance des causes physiques engendre la mécanique, que la connaissance des formes conduit à la magie naturelle qui opère par leur moyen ; mais que la connaissance des causes finales ne donne pas naissance à un art spécial. Qu'objecter à cela? Rien. Mais si la notion des causes finales n'est pas *utile* dans ce sens spécial, elle est d'une utilité plus haute et plus étendue. Dugald-Stewart (1) observe avec raison que, si Harvey n'avait pas cru que tous les organes ont un but, l'observation des valvules des veines ne l'aurait point conduit à la découverte de la circulation du sang. Jouffroy établit avec une clarté qui ne me paraît pas souffrir de réplique que l'admission des causes finales est à la base de tous les travaux des physiologistes (2), et Cuvier a fait plus d'une fois l'aveu que les causes finales sont un flambeau indispensable au naturaliste. Mais qu'est-il besoin d'exemples ou d'autorités particulières? Si dans l'étude de l'univers on fait abstraction de l'intention, on fait par cela même abstraction de l'intelligence, car l'intention et l'intelligence ne sauraient être séparées. S'il peut y avoir des organes sans but et des êtres sans destination, il peut tout aussi bien y avoir des organes et des êtres sans cause intelligente. Mais la cause intelligente supprimée, que signifient vos études, vos laborieuses investigations, vos pourquoi continuels adressés à la nature? Si les causes finales sont une chimère, l'étude est une déraison et la science une folie. Le fil des recherches est à jamais coupé, et le flambeau des lumières éteint pour toujours. Que disais-je donc que la notion des causes finales est utile? Elle est le *sine quâ non* de la science, elle est, suivant l'expression d'un auteur, la muse inspi-

(1) Ouvrage cité, page 101.
(2) Préface aux esquisses de Dugald Stewart.

ratrice des savants mêmes qui, en théorie, en ont parlé avec le plus de dédain (1). L'erreur attaquée par Bacon n'est plus à redouter aujourd'hui. La recherche des causes physiques est dégagée de toute entrave, et clairement séparée de la considération du but de l'ouvrier suprême. Le philosophe anglais, en contribuant à amener ce résultat, a servi la science. Il a aussi servi la religion. Quand la distiuction qu'il établit sera clairement admise, les naturalistes pourront signaler les preuves de puissance, de sagesse et de bonté qui se lisent dans les œuvres de la nature, sans craindre que les considérations de cet ordre viennent jamais se mettre en travers de leur chemin, jeter l'interdit sur leurs machines ou leurs creusets. N'est-ce point à un manque de vues justes à cet égard, à un reste de crainte du préjugé attaqué par Bacon, qu'il faut attribuer, dans maint enseignement scientifique, et l'absence du nom de Dieu, et l'omission des preuves éclatantes des miséricordes du Tout-Puissant?

III. Philosophie morale. — L'ouvrage que nous examinons abonde en remarques justes, fines, ingénieuses, sur le développement des passions, les effets de l'habitude, l'art d'agir sur les hommes (2). On reconnaît dans l'écrivain l'homme du monde et le politique habile. Mais l'étude philosophiquement analytique de l'être moral est presque aussi étrangère à l'auteur que l'étude psychologique des facultés. Je n'ai rencontré qu'un seul passage où il signale expressément le fait de la conscience morale. Encore semble-t-il mettre ce fait à part, le séparer, en quelque sorte, du domaine de la science. *Notandum tamen lumen naturæ duplici significatione accipi: Primo quatenus oritur ex sensu, inductione, ratione, argumentis, secundum*

(1) Stapfer. Mélanges, I, 200.

(2) Voyez Livre II, chap. 13, l'explication de la fable de Bacchus; le Livre VII et le Livre VIII.

leges cœli ac terræ : secundo, quatenus animæ humanæ interno affulget instinctu, secundum legem conscientiæ ; quæ scintilla quædam est, et tanquam reliquiæ pristinæ et primitivæ puritatis. In quo posteriore sensu præcipue particeps est anima lucis nonnullæ, ad perfectionem intuendam et discernendam legis moralis (1)...

A l'égard de la métaphysique morale, soit de la nature du bien et du mal, il paraît régner quelque confusion dans les idées de Bacon. Il déclare que cette recherche nous est interdite par la religion, et néanmoins il cherche par lui-même à *découvrir et nettoyer les sources mêmes des vérités morales* (2). De là deux systèmes dans le même livre, l'un philosophique, l'autre théologique. Le système philosophique (3) donne pour fondement à la morale le sacrifice du bien individuel au bien de communauté. La raison alléguée est que le bien de communauté *tendit ad conservationem formæ amplioris* (4). Cette théorie ne peut pas être appelée *utilitaire* dans le sens d'un personnalisme honteux. Mais elle fait évidemment consister le *bien* dans l'*utile*, car la conservation est une utilité. Elle confond le résultat avec le principe, et prend pour la source du devoir ce qui en est la conséquence. — Le système théologique est celui-ci : Le bien et le mal consistent uniquement dans les défenses et les commandements de Dieu. Les deux passages suivants, entre plusieurs, l'établissent de la manière la plus claire. *Nam scientia illa, quæ lapsum introduxit non erat naturalis scientia circa creaturas, sed moralis scientia de bono et malo ; ex hac suppositione*, quod

(1) The Works, IV, 250.
(2) Voir le texte latin dans l'analyse du Livre septième.
(3) De Dignitate, Livre VII, ch. 1.
(4) The Works, IV, 184.

Dei mandata, aut vetita, non essent principia boni et mali, *sed quod alias haberent illa origines; quorum cognitionem affectavit homo, scilicet ut totaliter a Deo deficeret, et sibi ipsi suoque arbitrio prorsus inniteretur* (1). Dans les œuvres anglaises de l'auteur, on trouve une reproduction presque littérale de la même pensée. « L'homme se rendit coupable d'une défection totale envers « Dieu, portant la présomption jusqu'à imaginer que le com- « mandement ou les défenses de Dieu n'étaient point les rè- « gles du bien et du mal, *mais que le bien et le mal « avaient un principe et une origine qui leur étaient « propres*. Il désira ardemment acquérir la connaissance de « ces principes et de cette origine dans le seul but de ne « plus dépendre de la volonté de Dieu qui lui était connue, « et de n'avoir d'obligation qu'à lui-même et à sa propre lu- « mière (2). » — Je ne pense pas me tromper; ces paroles ne répètent pas seulement cette vérité commune que le devoir de l'homme est l'obéissance aux commandements de Dieu, ou cette autre, que la révélation seule nous fait connaître nos devoirs d'une manière complète. Passant du domaine de la morale pratique dans celui de la métaphysique, Bacon déclare que c'est le commandement de Dieu qui constitue l'*essence* même du bien, de même que c'est sa défense qui constitue l'*essence* même du mal. Ce principe est facilement conciliable avec celui du bien de communauté, par la considération que la charité est la pierre angulaire de la morale chrétienne. Mais si nous l'examinons en lui-même, il soulève les questions les plus hautes et les plus ardues. Bien éloigné de songer à aborder de front les difficultés de la matière, je désire seulement les signaler. Si une chose est bonne, par cela seul que Dieu l'ordonne, et une autre mau-

(1) The Works, IV, 37.
(2) The Works, III, 121.

vaise, par cela seulement que Dieu la défend, plusieurs des termes que nous employons en parlant de la Divinité, n'ont plus de sens. Il ne faut pas dire que la volonté de Dieu est bonne, si le *bon* est constitué par cette volonté même. Il ne faut pas dire que Dieu défend de faire le mal, si le mal n'est rien en soi, et n'existe que par la défense même. Il faut imposer silence aux voix qui exaltent comme des perfections divines l'amour de la justice, l'amour de la sainteté, et se borner à dire que Dieu ordonne ce qu'il ordonne et défend ce qu'il défend. L'esprit de l'homme ne peut consentir à démolir ainsi l'autel sur lequel il sacrifie aux perfections du Créateur ; il est invinciblement entraîné à concevoir les lois morales comme la règle et non comme le produit de la volonté d'en haut, et à déclarer non que *le saint est ce que Dieu veut*, mais que *Dieu veut ce qui est saint*. Ici nous échappons à un abîme pour tomber dans un autre. Dirons-nous que la volonté de Dieu est déterminée par des lois qui lui sont extérieures ? Ce serait un blasphème et un non-sens. Que peut-il y avoir en dehors de l'Être infini ? Dirons-nous que la volonté de Dieu est déterminée par des lois qui font partie de lui-même, qui appartiennent à sa propre essence et que dès lors elle est déterminée *nécessairement ?* Mais alors que devient cette liberté, qui doit être infinie comme les autres attributs du Tout-Puissant ? Nous voici plongés dans les ténèbres, ou plutôt aveuglés par une lumière inaccessible, que des intelligences bornées ne sauraient contempler en face.

Résumons-nous. La philosophie morale est reléguée sur le dernier plan parmi les préoccupations de Bacon. Dans le domaine de la raison, il ne fait ni ne réclame une observation exacte de l'être moral et des phénomènes de la conscience. Dans le domaine de la révélation, il introduit un principe très-contestable, et ne cherche pas à approfondir les enseignements divins sur la nature de l'homme, son but et ses destinées, passant ainsi sans l'explorer à côté d'une mine

inépuisable. La branche des connaissances humaines, qui se lie directement à nos intérets les plus grands, lui doit peu, si même elle lui doit quelque chose.

Bacon donne, comme nous l'avons vu, quelques indications précieuses au sujet des rapports du physique et de l'intellectuel. Sur la question plus haute et non moins importante des rapports de l'intellectuel et du moral, il a écrit aussi des lignes remarquables. « Il est hors de doute, dit-il dans un en- « droit, qu'il n'y a entre la vérité et la bonté d'autre diffé- « rence que celle qui se trouve entre le cachet et son im- « pression ; car la vérité est le sceau de la bonté, et c'est au « contraire de l'erreur et du mensonge que s'élancent avec « fracas les tempêtes des vices et des passions inconsidé- « rées (1). La doctrine de l'entendement, dit-il ailleurs, et « cette autre qui a pour objet la volonté de l'homme, sont, à « leur naissance, comme deux sœurs jumelles. En effet, la « pureté d'illumination et la liberté de volonté n'ont eu qu'un « même commencement et ont une même fin, et il n'est point « dans l'immensité des choses, de sympathie plus intime que « celle du vrai et du bon (2). » Ces assertions, qui sont dans l'ouvrage des fragments isolés, ont un caractère d'élévation ; et, si l'on considère le bien et le vrai en soi, une certaine évidence qui entraîne. Mais est-il question de l'être humain dans sa nature réelle ? La question des rapports du vrai et du bon se complique et s'obscurcit. On connaît la parole de l'Apôtre : « J'ai bien la volonté de faire ce qui est bon, mais je « ne trouve pas le moyen de l'accomplir (3), » et le philosophe-chancelier fut une triste preuve que le même homme peut être, pour employer ses paroles, « par la science comme un « ange ailé, et par ses passions comparable aux serpents qui

(1) De Dignitate, Livre 1.
(2) De Dignitate, Livre V, ch. 1.
(3) Romains, VII, 18.

« rampent à terre. » Mais la considération de cette *solution de continuité*, qui nous apparaît dans l'âme humaine, m'entraînerait trop loin.

IV. Applications de la philosophie. Après s'être enfoncé dans le domaine solitaire de la méditation pour y atteindre la vérité, le philosophe doit revenir en quelque sorte au milieu des hommes pour les faire jouir du bienfait de sa précieuse découverte. Entre les applications de la philosophie, il en est une (la seule dont nous parlerons ici), qui, pour l'importance, a sur toutes les autres un droit incontestable de priorité. Je veux parler de l'art de l'éducation (1). Toute découverte dans les domaines du vrai, du bon ou du beau trouve son emploi naturel dans cet art auguste, qui a pour but de rendre l'homme capable de discerner le vrai, de sentir le beau et de pratiquer le bien. Aussi, depuis les jours du Lycée et de l'Académie jusqu'aux jours de Locke, de Leibnitz et de Kant, il n'est peut-être pas une seule intelligence d'une haute portée qui n'ait consacré à ce grave sujet quelques-unes de ses méditations. L'éducation, ce grand intérêt de l'humanité, n'est point restée étrangère aux pensées de Bacon. Plus d'une fois je me suis arrêté avec surprise, trouvant dans son ouvrage des vues sur cette matière, que l'on pourrait croire nouvelles aujourd'hui, tant elles sont encore peu comprises ou mal appliquées (2). N'est-ce pas, par exemple, se placer en avant de notre siècle que de prétendre, comme il le fait, que « tout dans l'éducation doit être

(1) Une *méthode* d'éducation, digne de ce nom, doit avoir deux bases : l'analyse des facultés intellectuelles et morales, — la vue distincte du but auquel l'homme doit être conduit. La pédagogique scientifique suppose donc la psychologie et la dogmatique. Si l'on ne sait pas se placer à ce point de vue, on méconnaît la valeur de la *méthode ;* on n'en comprend pas même la nature.

(2) Voyez De Dignitate, Livre II. Préambule, Livre VI, chap. 2, 3, 4.

« dirigé en vue de la vie ? » Si l'on suivait les conséquences de ce principe, bien des réformes sans doute s'introduiraient dans l'instruction publique, depuis les écoles primaires jusqu'aux études de facultés. N'est-ce pas encore pour le moraliste et l'instituteur une mine riche et presque inexplorée que cette remarque que « l'âme humaine haïssant tout commandement trop « absolu, se porte avec plus de plaisir et de succès vers un but, « lorsqu'on s'en occupe comme en faisant autre chose ; » remarque qui sert de base aux admirables méthodes d'éducation du vénérable Père Girard. Je pourrais citer encore des considérations sur l'importance de cette éducation générale, qui ne forme pas des *spécialités*, mais des hommes ; l'invitation à se garder des méthodes expéditives et des abrégés, que notre auteur appelle, dans un endroit, « la vermine de « l'histoire. » Mais des détails circonstanciés seraient ici un hors-d'œuvre.

V. Histoire de la philosophie. On peut savoir à fond la physique de son siècle sans connaître les premiers éléments de l'histoire de cette science. L'exposé des opinions successives des savants est toujours d'un haut intérêt philosophique, mais elle ne fait point partie de la science elle-même, dans le plus grand nombre des branches des connaissances humaines, par la raison bien simple que les pensées de l'homme sont sans influence sur les faits. Il en est autrement en philosophie. « Tous les problèmes agités par les philosophes, « toutes les solutions qui en ont été données, tous les systè- « mes qui ont régné tour à tour ou se sont combattus dans un « même temps, sont des faits qui ont leur origine dans la « conscience humaine ; car comment auraient-ils pu se pro- « duire s'ils n'avaient pas en nous, dans les lois de notre in- « telligence, leur fondement et leur raison d'être (1). » L'histoire de la philosophie n'est donc pas pour le philosophe une affaire de curiosité. Elle est une partie intégrante de son travail.

(1) Dictionnaire des Sciences philosophiques de 1844. Préface.

L'esprit humain a sa vie collective, son histoire et ses destinées. C'est manquer d'une donnée importante sur son compte que d'ignorer les lois qui régissent ces grands faits. Bacon réclame des travaux qui se rapprochent de ceux de l'historien de la philosophie, lorsqu'il demande une histoire littéraire (1) et lorsqu'il invite à faire une collection des opinions des anciens sages (2). Mais dans le premier endroit il a en vue un objet plus général que celui dont nous parlons. Dans le second, il considère les opinions des philosophes, quant aux vérités positives qu'elles peuvent renfermer, et nullement quant à la marche de la raison. Nous pouvons donc regarder l'histoire de la philosophie, telle que nous la concevons aujourd'hui, comme une branche des connaissances humaines qui n'existait pas à son époque, et dont il n'a pas conçu l'idée. Cette opinion est confirmée par ce que dit Tennemann (3), que Bayle a le premier éveillé l'esprit de critique dans ce genre de travaux, que Brucker posa les fondements de la science et que jusqu'alors les prétendues histoires de la philosophie étaient compilées d'après le modèle du recueil très-peu philosophique de Diogène Laërce.

VI. Méthode. Bacon, on a pu s'en convaincre par ce qui précède, n'a point à proprement parler de système philosophique. Ses vues sur l'esprit humain sont isolées et ne forment pas un corps de doctrine. Dans son étude de prédilection, celle de la nature, il n'est arrivé à aucune découverte importante. Son nom n'est lié ni à une théorie, ni à une explication célèbre de quelque phénomène cosmologique ; sa gloire se rattache principalement à ses travaux sur la méthode (4). Le paragraphe que nous entamons réclamerait donc,

(1) Livre II, ch. 4.

(2) Livre III, ch. 4.

(3) Manuel. *Histoire de l'Histoire de la philosophie.*

(4) La gloire de Bacon subsisterait cependant, lors même qu'on nierait la valeur de sa méthode. Sa foi en la puissance de l'homme suffirait seule à justifier sa réputation. Voyez *Bibliothèque univer-*

si nous ne considérions que l'importance de la matière, de longs développements. Mais l'abondance des lumières qui éclairent ce sujet, m'autorise à quelques égards à être bref.

La philosophie grecque qui, plus ou moins défigurée, avait, par Aristote, dominé tout le moyen âge, était parvenue à d'admirables résultats dans les sciences de pure spéculation. Il n'en était pas de même pour la connaissance de la nature. Les savants de l'antiquité, séduits par les méthodes qui avaient fourni de si beaux résultats aux études mathématiques, prétendaient expliquer le monde *a priori* par des déductions tirées de principes premiers. S'ils regardaient les faits extérieurs, ils s'en tenaient à un coup d'œil superficiel, et par une généralisation précipitée se hâtaient d'arriver à des axiomes auxquels ils appliquaient le syllogisme pour en déduire la théorie des cas particuliers. Il arrivait ainsi que l'esprit se roulait dans le petit cercle de ses propres pensées, au lieu de lire dans le grand livre de la nature. Un exemple fera comprendre ce procédé. Les anciens « s'étaient mis en tête « que le cercle est la plus parfaite des figures. Ils en con- « cluaient naturellement que les révolutions des corps célestes « doivent se faire suivant des cercles exacts et avec des mou- « vements uniformes ; et si l'observation établissait le con- « traire, il ne leur venait pas dans l'esprit d'élever des doutes « sur le principe. Loin de là, ils ne songeaient qu'à sauver « leur perfection idéale ; et, pour y parvenir, il n'est sorte de « combinaisons de mouvements circulaires qu'ils n'imagina- « sent (1). » Telle était la méthode antique. Aristote, malgré le grand talent d'observation dont il a fait preuve dans sa classification des animaux, n'en sentit pas le vice (2). Elle tirait son origine soit d'une tendance naturelle de l'esprit hu-

selle de Genève, l'article cité ci-devant dans une note, p. 44 et 45.

(1) Herschel. Discours sur l'étude de la philosophie naturelle, § 97.

(2) Idem § 101.

main, soit de l'amour de la discussion qu'elle favorisait éminemment, soit enfin d'une fausse idée de la dignité de la science qui faisait regarder comme au-dessous d'elle d'observer l'un après l'autre les faits particuliers. Il résultait de ce mode de procéder, que chaque philosophe pouvait aspirer à clore la connaissance humaine, pensant en quelque sorte avoir enfermé la nature dans les déductions de ses formules abstraites.

La méthode que propose Bacon est directement contraire soit en elle-même, soit dans ses conséquences à celle que nous venons d'exposer. Il veut que le savant, dépouillant un orgueil faux et funeste, ne craigne pas de s'abaisser en épelant, pour ainsi dire, à la manière d'un enfant, les éléments de la nature. Au lieu de rêver des mondes imaginaires, il faut tout puiser dans les choses mêmes. *Neque huic labori, et inquisitioni, ac mundanæ perambulationi, ulla ingenii, aut meditationis, aut argumentationis substitutio, aut compensatio sufficere potest; non si omnia omnium ingenia coierint* (1). Non-seulement il faut observer les faits, mais il faut les observer complétement, autrement on ne pourrait arriver qu'à une conjecture probable. « C'est comme si Samuel se fût « contenté de voir ceux des fils d'Isaï qui étaient à la maison, « et qu'il n'eût pris aucune information au sujet de David qui « était dans les champs (2). » L'observation doit être judicieuse, c'est-à-dire qu'il faut savoir discerner, en vue du but qu'on se propose, les faits concluants de ceux qui ne le sont pas. Ce n'est même pas assez d'observer la nature dans son cours ordinaire; il convient de faire des expériences qui la violentent et la forcent à livrer ses secrets; car la nature *arte iritata et vexata* (3) se montre mieux à découvert que lorsqu'on la laisse en repos. Une fois les faits bien observés, le

(1) The Works, IV, 10.
(2) De Dignitate, Livre V, ch. 2.
(3) The Works, IV, 58.

philosophe doit procéder avec lenteur et circonspection, s'élevant d'abord aux lois particulières, puis par degrés seulement aux lois plus générales (1) : *Neque tamen permittendum est, ut intellectus a particularibus ad axiomata remota et quasi generalissima saliat et volet.... Sed de scientiis tum demum bene sperandum est, quando per scalam veram et per gradus continuos, et non intermissos aut hiulcos, a particularibus ascendetur ad axiomata minora, et deinde ad media, alia aliis superiora, et postremo demum ad generalissima* (2). Dans ce travail, l'esprit ne doit rien mettre du sien, mais être, devant les faits, un auditeur attentif, un fidèle disciple. Après s'être ainsi élevé des effets aux causes, des faits individuels aux lois générales, il redescend, par un procédé inverse, des causes aux effets, des lois générales aux applications particulières. Telle est la double échelle que doit parcourir l'entendement.

Voilà, dans son principe, la célèbre méthode de l'*induction baconienne* (3). Opposée dans sa nature, à la méthode *a priori* de l'antiquité, elle l'est encore dans ses résultats. Le philosophe qui l'adopte ne peut plus prétendre à enfermer l'univers dans les liens de ses formules, à poser lui-même le faîte de l'édifice aux fondements duquel il aura travaillé.

(1) Dans le style de Bacon le terme *axiome* est mis pour celui de *loi*.

(2) Novum Organum, Livre I, § 104. The Works, IV, 294.

(3) La méthode de Bacon, avec son principe fondamental, a aussi son *mécanisme* qu'on trouve exposé dans le second livre du *Novum Organum*. L'auteur demande en particulier que l'on dresse trois tables : une *Table de présence*, énumération des faits dans lesquels se rencontrent les causes présumées ; une *Table d'absence*, cas ou une des causes aura manqué ; une *Table de degrés*, variations correspondantes des effets et des causes. *Novum Organum*, II, §§ 11, 12, 13. *Dictionnaire des Sciences philosophiques* de 1844, I, 281.

Chaque génération ne fait que poser une pierre au monument que les siècles seuls ont la puissance d'élever.

Cette méthode a valu au chancelier d'Angleterre les titres de « Restaurateur des sciences naturelles, » de « Père de la « philosophie expérimentale. » Il ne m'appartient pas de décider jusqu'à quel point le procédé de l'induction est le seul fructueux pour l'étude des phénomènes de la matière. Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir à cet égard, il est certain que la promulgation de la méthode baconienne fut, pour l'esprit humain, soit le signal, soit l'indice de magnifiques conquêtes. « La science reçut alors une immense im- « pulsion. On eût dit que le génie de l'homme, longtemps « contenu, échappait à ses entraves, qu'il s'élançait enfin « dans l'univers, qu'il commençait à défricher un sol vierge (1). » On ne saurait raisonnablement contester les services rendus par l'induction aux études cosmologiques. Mais quelle est l'étendue de cette méthode ? a-t-elle une valeur universelle ?

Bacon, sans doute, malgré son peu de sympathie pour les mathématiciens, ne pouvait méconnaître l'existence d'un ordre de sciences qui, basées sur le raisonnement pur, ne relèvent en aucune manière de l'expérience. Il fait sa part au syllogisme, bien que parfois il le rudoie et le conspue avec un peu de colère (2). Mais cette part est petite ; elle se compose « des arts populaires qui roulent sur l'opinion (3). » Dès qu'il est question de parvenir à la connaissance de *la nature des choses*, notre philosophe renvoie à sa méthode. C'est de

(1) Herschel. Discours, § 106.

(2) Est-il rationnel de présenter le syllogisme et l'induction comme deux procédés différents ? Le syllogisme n'est-il pas le procédé universel de l'esprit humain dès qu'il raisonne ? L'induction elle-même ne peut-elle pas se résoudre en un principe qu'elle suppose et exploite à l'aide d'une des formes du syllogisme ? J'indique ces questions n'ayant pas le loisir d'en tenter la solution.

(3) Distribution de la Grande Restauration.

l'observation des phénomènes qu'il faut partir, et il n'y a pas lieu à puiser dans l'entendement des principes premiers antérieurs à cette observation. « En effet, lorsque l'esprit hu« main applique ses facultés à la nature, en contemplant as« sidûment l'œuvre de Dieu, ses idées se conforment aux ob« jets de cette nature, et sont réglées et déterminées par eux : « mais s'il veut se replier ou se retourner sur lui-même comme « l'araignée qui fait sa toile, rien ne détermine ou ne limite « son point de vue, et les doctrines idéales qu'il construit « ressemblent en effet à ces toiles, ouvrages de l'art, dont on « admire la finesse de tissu, sans pouvoir les appliquer à au« cun usage (1). » Sans doute, lorsque notre auteur établit sur la nature du bien et du mal sa doctrine théologique, ou lorsqu'il déclare que l'âme irrationnelle n'est que matière, il n'a pas eu recours à l'induction pour obtenir ces résultats. Mais ce ne sont pas là les produits d'une méthode spéciale, ce sont les hypothèses d'un esprit qui sort exceptionnellement de la route qu'il s'est tracée à lui-même. On peut dire que, d'une manière générale, Bacon n'a pas appliqué au monde intellectuel et moral les procédés qu'il préconise. Toutefois il semble avoir considéré sa méthode comme le moyen de toute connaissance réelle (2). Tout au moins, n'ayant pas pris soin de tracer les limites de son champ d'action, il a pu conduire ses disciples à la prendre pour une méthode universelle. C'est ce point de vue qui va devenir l'objet de notre examen.

La méthode d'induction est renfermée tout entière dans

(1) *Mens humana si agat in materiam, naturam rerum et opera Dei contemplando, pro modo materiæ operatur atque ab eadem determinatur : si ipsa in se vertatur, tanquam aranea texens telam, tunc demum indeterminata est, et parit telas quasdam doctrinæ tenuitate fili operisque mirabiles, sed quoad usum frivolas et inanes.* Voyez Maine de Biran. *Œuvres philosophiques*, IV, 183.

(2) Il faut excepter les mathématiques comme nous l'avons dit, il y a un instant, et les connaissances révélées.

les limites de la logique, c'est-à-dire de cette science qui, dans le domaine de l'observation et de l'expérience, constate les règles à l'aide desquelles l'esprit humain parvient à établir des assertions qu'il juge vraies d'après les lois de sa constitution même (1). Mais au terme des questions que soulève et résout la logique, se présente une question plus haute et plus générale : Quelle confiance la raison doit-elle avoir en ses propres résultats ? Comment pouvons-nous passer de nos impressions à la connaissance absolue ? Quelles sont, en un mot, les bases de la certitude ? Ce *problème de l'absolu* (2), Bacon ne paraît pas en avoir soupçonné l'existence. Le scepticisme lui apparaît dans l'histoire de l'esprit humain comme une maladie dont il comprend la cause et possède le remède (3). Il n'admet pas qu'au delà des résultats de l'induction puissent surgir des questions nouvelles. Il n'a donc rien fait pour jeter un pont sur un abîme qu'il n'avait pas entrevu. Discerner les questions auxquelles nous faisons allusion, et en interdire l'examen, c'est en quelque manière les résoudre. Ne pas les voir, c'est une omission. Nous signalons cette lacune dans les méditations du philosophe anglais sans lui en faire un reproche. Il n'est donné à aucun homme, quelle que soit la force de son génie, d'agiter des pensées dont l'heure n'est pas encore venue. Mais si Bacon n'a pas entrevu la question des fondements de la certitude, sa méthode peut-elle la résoudre ? A-t-elle la puissance d'atteindre les véritables réalités ? C'est ce qu'il convient d'examiner.

En appliquant l'induction à l'étude de la nature, le savant observe les faits, les classe, et arrive par l'abstraction à établir des formules qu'il appelle *lois*, et qui ne sont autre chose

(1) Voyez Ampère. *Essai sur la philosophie des sciences*, II, 11.
(2) Terme adopté par M. Cousin.
(3) Livre III, ch. 4. — Livre V, ch. 2.

que des faits généralisés. Une étude approfondie peut l'amener à la découverte de lois de plus en plus générales. Ces opérations de l'entendement ne sortent pas du monde phénoménal. Elles ne peuvent atteindre à la connaissance de la vraie *cause efficiente*. La gravitation Newtonienne constate un élément commun qui se reproduit dans une série de phénomènes, mais, observe Dugald Stewart, cette magnifique découverte laisse la *cause* de la chute des corps sous la forme d'un mystère tout aussi impénétrable qu'auparavant. L'idée vraie de la cause, de l'activité productive, n'a rien de commun avec l'idée attachée au mot cause, tel qu'on l'emploie en physique. C'est tomber dans une erreur funeste que de confondre ces notions et d'attribuer une puissance réelle, une force efficiente aux *lois*, qui ne sont que des faits généralisés, des abstractions de l'esprit qui ne répondent à aucune entité. « Tous « les procédés physiques et logiques ne font pas avancer d'un « seul pas la connaissance réelle des causes (1). »

La méthode expérimentale est donc destituée du pouvoir d'atteindre dans l'étude de la nature les réalités supra-sensibles. Le même fait se présente quant à l'étude de l'âme humaine. Rappelons-nous que l'essence de la méthode est de partir toujours des effets pour parvenir à la connaissance des causes. Si l'esprit humain sort de lui-même pour observer ses opérations, qui sont, dans ce domaine, l'équivalent des phénomènes de la nature, il recommencera à constater les faits, à les classer, à poser des lois sans pouvoir aller au delà, puisqu'il sera entré dans les voies de l'abstraction et

(1) Maine de Biran, IV, 27. Herschel, sans entrer dans l'ordre d'idées que nous développons ici, fait une remarque qui, dit-il, « nous « apprend à borner nos recherches à celle des *lois*, et à l'analyse des « phénomènes complexes, au moyen de laquelle on les ramène à de « plus simples, que nous sommes obligés de *considérer comme cau-* « *ses*, faute de pouvoir les décomposer. » (Discours, § 78.)

de la généralisation. Ainsi la méthode inductive reste enfermée dans l'observation, le classement et la généralisation des phénomènes, et lorsqu'elle veut conclure à la nature même des êtres-causes, elle s'égare. N'est-ce pas ce qui arrive à Bacon lorsqu'il divise les facultés en mémoire, imagination, raison, et part de l'idée que ces *fragments de l'âme* peuvent avoir une action isolée? Observant les effets, il a groupé les produits de l'activité de l'entendement sous trois chefs, et ces titres nominaux se sont transformés dans sa pensée en existences réelles (1).

On peut faire une remarque semblable à celle que je viens de présenter, pour les recherches relatives à la philosophie morale. L'observation des effets ne peut jamais conduire qu'à constater des propriétés; et l'on s'égare lorsqu'on considère des propriétés générales comme des principes. N'est-ce pas encore ce qui arrive à Bacon lorsqu'il pose « le bien de com-« munauté » comme le fondement du devoir? L'expérience lui fait reconnaître que les actions vertueuses sont utiles au genre humain, et il transforme un effet en cause, un résultat en point de départ.

Les observations qui précèdent suffisent à établir que l'induction ne saurait être érigée en procédé unique et universel de l'entendement. L'envisager de la sorte, c'est méconnaître cette vue immédiate que l'âme a d'elle-même, sorte d'observation qui n'a rien de commun avec la généralisation des faits, ni avec les procédés inductifs qui prennent pour base la considération des effets. Pour atteindre les principes premiers et les réalités absolues, il faut faire ce que Bacon interdit si soigneusement, c'est-à-dire *rentrer en soi-même*. En dernier lieu, M. Maine de Biran a mis ces vérités dans tout leur jour, et signalé les erreurs fondamentales dans lesquelles la philosophie a été entraînée par

(1) Maine de Biran. *Œuvres philosophiques*, II, 185, IV, 99.

l'application de la méthode baconienne à une sphère qui n'est pas la sienne. Il a signalé avec précision la différence spécifique entre les généralisations, produit des opérations de l'esprit, et les causes véritables. Il a montré comment la notion de cause « se révèle immédiatement à la conscience « comme le moi, » et comment, par suite, il y a deux analyses qu'il faut se garder de confondre, l'une réflexive et psychologique, appliquée au sujet pensant considéré en soi, et non dans ses opérations, l'autre physique et logique, appliquée aux objets pensés (1). Eclairés de cette lumière, nous serons à même d'apprécier l'influence exercée par les écrits du chancelier d'Angleterre sur le mouvement philosophique. Arrêtons-nous auparavant sur une remarque de quelque valeur.

Supposons que la méthode expérimentale puisse atteindre à la connaissance des réalités absolues. Soumise aux lois de l'induction, l'étude de l'esprit humain et des questions ontologiques devient une œuvre séculaire. Chaque homme, bien plus, des générations entières, doivent borner leurs prétentions à amasser des matériaux pour des solutions auxquelles l'avenir seul parviendra peut-être. La philosophie considérée sous ce point de vue, peut-elle se suffire à elle-même, se constituer la source unique de la vérité? Je ne le pense pas. Il paraît évident, au contraire, que par l'adoption même de sa méthode, elle suppose *pour l'individu* (2) une source de connaissances autre qu'elle-même. Qui donc, à moins qu'il n'ait par devers lui une autre lumière que celle de la spéculation, pourra consentir avec M. Jouffroy à « laisser « dormir encore quelque temps la question du principe des faits « de conscience (de la nature de l'âme), bien que cette ques-

(1) OEuvres philosophiques, II, 62 à 65, IV, 30, 180.

(2) Il faut distinguer soigneusement la science envisagée *en soi*, et la science considérée dans son rôle à l'égard de la croyance individuelle.

« tion *ait de l'importance relativement à notre immorta-*
« *lité* (1)? » Il faudrait ainsi qu'un homme placé en présence de mystérieuses destinées, agité par l'inquiétude, saisi tour à tour par l'espérance et la crainte, que cet homme se condamnât à accumuler des faits, à classer des phénomènes, à s'enfermer dans le cercle étroit d'une lente induction, laissant aux temps futurs le droit d'arriver aux convictions que réclament impérieusement les besoins les plus profonds de sa nature? Il faudrait qu'il interdît à sa pensée de s'élever à la considération des perfections du Créateur, de son existence peut-être, de se demander si son âme est une fille de la poussière ou un rayon de la Divinité, s'il est ou non pour lui d'autres destinées, dont les heures de son passage ici-bas seraient le prélude et la préparation, parce que *tous les faits* n'auront pas encore été suffisamment observés, analysés avec assez de sagesse et de certitude, et que des conclusions prématurées pourraient porter préjudice à la marche de la philosophie? Certes, ce dévouement à la science serait une abnégation admirable entre toutes si, supposant le sacrifice des besoins les plus légitimes de la nature humaine, elle n'était folle et criminelle tout ensemble. On reproche aux sages de l'antiquité d'avoir donné à toutes les questions des solutions prématurées, d'avoir abordé avant le temps les sujets ontologiques, de s'être élancés à la recherche du principe des choses, de l'Auteur de l'Univers, de la nature de l'intelligence, des destinées de l'âme, avant d'avoir laissé l'expérience dans sa marche séculaire établir assez solidement le point de départ de leurs méditations. Ce reproche est un éloge. Il est beau de voir le genre humain, plein d'une juste et sainte impatience, se jeter par de là les phénomènes à la rencontre des réalités éternelles. S'il en était autrement, philosophes plus prudents peut-être, les sages des anciens jours eussent été des hommes

(1) Préface aux Esquisses de Dugald Stewart.

mutilés dans les parties les plus nobles de leur être, puisqu'ils auraient fait taire le cri sacré de la conscience et cette voix puissante de l'âme qui interroge ses destinées. Ne demandons pas à la nature humaine ce qu'elle ne peut, ce qu'elle ne doit pas accorder. Tout philosophe qui voudra marcher seul à la conquête de la vérité sera inévitablement entraîné hors des voies de l'observation des phénomènes ; il faudra qu'il pose lui-même et la base et le sommet de la pyramide. Pour avoir, dans l'étude psychologique, la patience qui ne précipite rien, la sagesse qui renonce au plaisir de généraliser, et qui s'astreint à une marche lente, circonspecte, uniforme, il faut être rassuré sur le terme de ses inductions, il faut avoir reçu d'ailleurs la solution des grands doutes qui intéressent notre avenir. En un mot, pour adopter en philosophie la méthode baconienne, il faut ou violenter sa nature, ou avoir la foi chrétienne de Bacon (1). Je crois, au reste, d'une manière absolue, que placer en dehors et au-dessus des travaux de la philosophie rationnelle la source première où *l'individu* puise la solution des grandes questions relatives à lui-même et à Dieu, c'est servir la philosophie. Cette science émet-elle une prétention qu'elle ne saurait justifier : elle s'épuise dans des recherches frappées de stérilité. Se résigne-t-elle au rôle qui est véritablement le sien : alors, pareille à une eau diguée et contenue dans son lit, elle obtient toute la plénitude de sa puissance. Présomptueuse, elle s'égare ; humble, elle trouve sa force dans l'aveu même de sa faiblesse.

(1) Voyez Stapfer. Sur Thomas Reid et Jouffroy. *Mélanges*, I, 191 à 217. J'ai largement profité de ce morceau pour le paragraphe qu'on vient de lire.

4. Influence philosophique de Bacon.

Bacon, nous l'avons dit, n'est pas l'auteur d'un système. Peut-être son influence sur la philosophie a-t-elle été, par cette raison même, plus forte et plus longue. Cette influence doit être attribuée à ses tendances et à sa méthode.

Il est un fait qui frappe au premier abord comme une singulière anomalie. L'auteur d'ouvrages qui sont tout pleins de sentiments religieux et dont chaque page est, pour ainsi dire, marquée du sceau de la foi chrétienne, a eu Thomas Hobbes pour disciple, les écrivains de l'Encyclopédie pour admirateurs. Ce fait trouve son explication dans l'analyse des tendances de notre philosophe. Bacon est, avant tout, l'observateur du monde matériel et de ses lois. C'est la nature qu'il a toujours devant les yeux, la nature dont il faut éclaircir les mystères, arracher les secrets, qu'il faut prendre, pour ainsi dire, corps à corps dans une lutte incessante. Dans sa logique, toutes les applications vont à l'étude des phénomènes extérieurs. Il suffit de jeter les yeux sur la table des matières des dernières parties de l'*Instauratio magna* pour voir que l'histoire naturelle les remplit. Enfin, même dans le domaine du monde intellectuel et moral, les idées physiques viennent s'emparer de l'esprit de notre auteur, en quelque sorte s'imposer à lui. C'est ainsi que, pour établir la prééminence du bien de communauté sur le bien individuel, il recourt à cet argument, que les corps denses ont pour nature propre de tomber vers la terre; mais que cependant par horreur pour le vide, ils montent vers les régions supérieures, afin de rendre à l'univers entier ce qui lui est dû (1). S'il est avant toutes choses naturaliste, Bacon

(1) De Dignitate. Livre VII, ch. 1.

est ensuite homme d'application, philosophe de la société et moraliste fortement préoccupé de l'utile. Nous avons déjà remarqué ces deux directions de sa pensée, qui laissent à l'écart la contemplation de l'âme en soi, de sa valeur et de sa dignité. Cet oubli n'est nulle part plus frappant que dans ce chapitre où notre auteur exprime le vœu que l'on rassemble dans un livre des exemples « du plus haut point où ait jamais pu s'é-« lever par elle-même la nature humaine (1). » Il signale un certain nombre de ces *ultimités*, et voici quelques-uns des traits qu'il choisit : César dictant à cinq secrétaires à la fois ; des rhéteurs capables de parler sur-le-champ avec élégance pour ou contre toutes choses ; Scipion retenant le nom de milliers d'hommes ; Anaxarque coupant sa langue et la crachant au visage d'un tyran ; un certain Bourguignon qui, fouetté et déchiré avec des tenailles ardentes, se mit à rire, à moitié rôti, parce que quelque chose tomba par hasard sur la tête d'un des assistants. — Des talents de société, une certaine force plus physique que morale : voilà ce qui se présente à lui, lorsqu'il cherche les prérogatives de l'espèce humaine. Ce n'est pas ainsi que l'auteur des *Pensées* comprend la dignité de notre nature.

Dans l'esprit de Bacon, les tendances que je signale étaient balancées, contenues ou relevées par la foi en la révélation. Mais, cet élément supprimé, que devait-il rester de la direction imprimée par lui à l'esprit humain ? L'étude de la matière et la morale de l'utile. Il n'avait donné au spiritualisme aucune base philosophique. Il avait négligé de mettre en relief les données de la conscience et ses lois indestructibles. La théologie positive était, pour ainsi dire, le câble qui le retenait sur les rivages du monde spirituel. Ce câble coupé pouvait laisser tomber ses disciples dans les abîmes du matérialisme. Ce qui pouvait arriver est arrivé en effet. Quand

(1) Livre IV, ch. 1.

Hobbes divise toute la philosophie en deux parties : la science des corps naturels et la science des corps politiques, et qu'il fait rentrer la morale dans la seconde division, tout ce qui a rapport à l'âme et aux objets de ses croyances dans la première, fait-il autre chose que réduire en système les deux tendances principales de la philosophie du chancelier d'Angleterre, séparée de la foi religieuse (1)?

Pendant que la méthode empirique prévalait en Angleterre, le cartésianisme régnait en France, et célèbre par de grands noms, il remplissait l'Europe de sa renommée. Cependant, vers le milieu du dix-huitième siècle, la physique de Newton détrône celle de Descartes, et la métaphysique de ce dernier semble mourir avec sa physique. L'influence de Bacon passe le détroit, dans la philosophie de Locke, et envahit le continent. Alors on voit se renouveler l'étrange spectacle que Hobbes avait déjà offert au monde. Les philosophes du dix-huitième siècle se constituent les héritiers du chancelier d'Angleterre. « Les hommes de la ligue anti-chrétienne « tirent de son tombeau le grave et religieux philosophe de « Verulam, le revêtent de leur livrée, le font asseoir à leur ban- « quet de sophistes et l'accablent de l'infamie de leurs louan- « ges (2). » Sans doute ces outrages posthumes ne sauraient atteindre la mémoire de l'auteur de l'*Instauratio magna*. Il aurait renié avec indignation, ou voué à ce rire universel dont il parle, ceux qui voulaient faire de sa gloire et de son génie, des armes pour leur œuvre impie de destruction. Toutefois, il faut le reconnaître, Bacon moins la foi, est à bien des égards le précurseur de l'Encyclopédie. Sa pensée était liée aux doctrines spiritualistes plutôt qu'elle n'était enracinée en

(1) « Thomas Hobbes entra dans ses vues (celles de Bacon), pour- « suivit ses idées avec plus de rigueur et de conséquence, et en forma « une doctrine matérialiste. » Tennemann. *Manuel* § 324.

(2) Ozanam. Deux Chanceliers, 44, 45.

elles. Elle pouvait trop facilement en être détachée. S'il fallait attribuer ce fait au respect de notre auteur pour la révélation, on ne saurait trop déplorer un respect si mal entendu. Personne, certes, n'accusera Pascal d'avoir voulu porter une main hardie sur le sanctuaire, de ne pas avoir rendu à la foi ce qui est à la foi. Il croit, lui aussi, que les questions relatives à l'âme humaine et à la nature de la Divinité ne peuvent être résolues par les seules forces de l'entendement; mais il n'a garde de les reléguer pour cela loin du cercle de ses recherches. C'est l'homme qui est le premier objet des investigations de sa pensée. Il plonge dans les profondeurs de notre nature son regard pénétrant, il en manifeste toutes les contradictions, il en étale toutes les plaies, il en éclaire toutes les infirmités afin que la profondeur des ténèbres fasse resplendir la lumière, et que la grandeur des maux montre la nécessité du remède. Ses disciples, s'ils ne deviennent chrétiens, pourront demeurer sceptiques. Mais ce seront des sceptiques tristes et respectueux pour lesquels l'âme et ses intérêts éternels demeureront toujours la première et la plus grande des préoccupations. D'autres philosophes croyants, moins frappés des incertitudes de la raison que de l'harmonie qui règne entre les déductions d'une intelligence éclairée et les vérités de la foi, pourront faire ressortir cette harmonie dans leur étude des grands problèmes de l'existence. Dans l'une de ces voies, comme dans l'autre, la philosophie peut préparer le chemin à la religion. Mais croit-elle devoir s'éloigner des questions qui concernent l'âme et Dieu comme d'un terrain saint et réservé? Alors la foi peut être le partage d'un individu, mais le spiritualisme abandonne une école. La philosophie a toujours pour mission d'élever l'esprit de l'homme au-dessus des phénomènes passagers à la contemplation des réalités, de faire comprendre et sentir l'importance des intérêts spirituels. Cette mission, Bacon

ne l'a pas acceptée. Le restaurateur universel des sciences a laissé, dans son œuvre, la matière étouffer l'esprit. Sa mémoire a porté la peine de cette erreur.

Après avoir parlé des tendances de Bacon, venons-en à sa méthode. Nous verrons son influence s'expliquer par des considérations d'un autre ordre. Locke se présente à l'historien de la philosophie comme l'héritier de l'auteur du *Novum Organum*. Au lieu de prendre pour point de départ la reconnaissance des faits de sens intime, il va à l'observation du dehors. Il rencontre la sensation et en fait la source première de nos connaissances. Il est vrai qu'il joint la réflexion à la sensation. Mais dès que la sensation a la puissance de fournir une première connaissance, par elle-même et sans le concours de l'activité du sujet, la réflexion devient une faculté qui élabore les idées, mais ne les produit pas; et il est facile de rattacher toute connaissance à la sensation comme à une source unique. Nous voici au point de vue de Condillac. Allons plus loin. Les sensations sont évidemment dans une dépendance intime des organes. Pour l'observateur, l'étude des lois physiologiques de la sensibilité est donc la première à aborder, et bientôt Cabanis, en suivant les conséquences de la méthode expérimentale, se trouve conduit à un nouveau point de vue. La science des facultés se résout pour lui dans la connaissance physiologique la plus étendue « des fonctions et du jeu des organes ou de leurs ré-« sultats les plus généraux. » D'un autre côté, les procédés de l'induction, exigeant que l'on parte des opérations pour remonter aux agents, les *signes* qui sont la manifestation extérieure des opérations de l'entendement acquièrent une très-haute importance. La théorie des idées n'est plus séparée de celle des lois de leur expression, et « l'art de penser s'iden-« tifie avec l'art de parler. » La philosophie morale a des destinées analogues. La sensation, seule source de connaissance, ne faisant discerner dans les actions que le plaisir

ou la douleur qu'elles peuvent occasionner, la morale se réduit au calcul de l'utilité générale pour les uns, au calcul de l'intérêt particulier pour les autres. Enfin la méthode inductive ne pouvant conduire, comme nous l'avons remarqué, qu'à la généralisation des faits, l'esprit, qui porte la notion de cause profondément gravée en lui, applique cette notion aux lois produites de cette généralisation, et l'athéisme paraît. C'est ainsi que l'école du dix-huitième siècle, héritière de ce qu'il y avait d'exclusif dans les tendances de Bacon, se rattache encore à ce philosophe par les conséquences de sa méthode admise comme universelle (1). Mais revenons à l'Angleterre.

Les conséquences des doctrines de Locke se développent, en ce pays, dans le sens du scepticisme, du matérialisme et de l'irréligion (2). Berkeley entre dans la lice pour combattre ces aberrations funestes, mais n'abandonne pas le point de vue fondamental des théories lockiennes. Il soutient que par les sens nous ne percevons autre chose que des qualités, et qu'admettre un monde corporel distinct de nos sensations, c'est se créer une pure chimère. L'homme ne perçoit que ses propres idées, mais l'ordre et la proportion de ces idées attestent qu'elles sont communiquées à l'âme par un esprit doué de perfections infinies (3). A l'aide de cet idéalisme absolu, Berkeley pense avoir sauvé l'ordre moral du naufrage qui le menaçait. Mais Hume paraît. Il poursuit avec une logique impitoyable les conséquences de la doctrine de Locke. Il n'y trouve que phénomènes, contingence, sensations, illu-

(1) Voyez pour tout ce paragraphe, les *Œuvres philosophiques* de Maine de Biran, II, 9—11 ; IV, 201. On voudra bien remarquer que je cherche à établir la série des idées historiquement plutôt que logiquement.

(2) Tennemann. *Manuel*, § 348.

(3) Idem.

sions. La substance et la cause disparaissent, et avec elles tout ce qui est éternel et nécessaire. Hume démontre que nous ne connaissons absolument rien en dehors de nos sensations, et établit un *nihilisme* absolu (1). Nous voici parvenus aux dernières conséquences de l'oubli des notions premières fournies à l'âme par la réflexion sur elle-même, et de l'application de la méthode baconienne aux questions métaphysiques. Ce scepticisme profond, qui s'attachait à la racine même de toute connaissance, et auquel les facultés remarquables de l'auteur donnaient de l'éclat, produisit une grande sensation dans le monde scientifique. L'édifice entier de la philosophie était ébranlé, miné dans ses fondements. Mais les grands efforts sont toujours produits par les situations désespérées. Le moment de la réaction était arrivé. Deux hautes intelligences entreprirent par des voies diverses de donner de nouvelles bases à la certitude; Reid parut en Ecosse, Kant en Allemagne.

Reid considère cette évolution stérile en apparence de la philosophie rationnelle, qui avait abouti à ramener la pensée dans les abîmes du doute. Il la compare aux magnifiques développements de la physique, à la marche certaine des sciences naturelles, à leurs progrès non interrompus. Alors il fait entendre une plainte semblable à celle qu'arrachait à Bacon le parallèle des arts mécaniques et des sciences : « La philo-« sophie, semblable à une statue, est adorée, mais demeure « immobile. » Le docteur écossais ne se borne pas à des doléances inutiles. Il distingue dans l'impression que les objets font sur l'âme la perception de la sensation, et croit trouver dans la reconnaissance d'un fait élémentaire une base raison-

(1) La philosophie de Hume, que l'on considère comme l'expression de sa croyance, ou plutôt de sa non-croyance, ne doit-elle pas être considérée comme n'étant qu'une haute satire des théories de Locke? Dans tous les cas il a abattu sans reconstruire.

nable à la croyance, et une barrière contre le scepticisme. Il combat les déductions de Hume dans leur source, en attaquant la théorie de Locke, cherche la certitude dans une application complète et légitime de l'observation aux faits intellectuels, constate les *vérités premières,* renonçant à en discuter la valeur, et proclame enfin que l'étude de l'homme est comme celle de la nature, une œuvre séculaire.

Pendant que Reid accomplissait son œuvre, Kant, averti également par le scepticisme de Hume, sentit le besoin de soumettre à une critique plus profonde qu'on ne l'avait fait encore la raison humaine, cet instrument de toute connaissance. Mais il va plus loin que les Ecossais. Ce problème de l'absolu que nous avons signalé, que Bacon n'a pas aperçu et que Reid écarte, il l'aborde de front et en donne une solution. « Il dépossède les pouvoirs intellectuels de tout droit « de prononcer sur ce que sont *les choses en elles-mêmes*. « Les objets, dans leur réalité absolue, nous restent incon- « nus; c'est un x problématique qui n'est pourtant pas le « néant, mais un élément réel, un des facteurs de ce produit « que nous appelons connaissance (1). » Après avoir ainsi fait au scepticisme sa large part, Kant se rattache à la seule réalité qui, selon lui, se manifeste à nous sans intermédiaire. Par la conscience du devoir, nous entrons en possession d'une chose telle qu'elle est en elle-même, et la certitude nous est rendue (2).

(1) Stapfer. Mélanges, I, 216.

(2) Pour compléter l'esquisse de la réaction opérée contre l'école de la sensation, il faudrait faire sa part à l'œuvre de Maine de Biran. Ce philosophe, que M. Cousin proclame le plus grand métaphysicien de son temps, est peut-être le premier homme en France qui ait osé regarder Bacon en face. L'école française actuelle a ses origines, soit dans la philosophie écossaise, soit dans les spéculations de l'Allemagne, soit dans la résurrection du cartésianisme. Maine de Biran, seul peut-être dans son pays et à son époque, fut un penseur *original.* Dis-

Reid et Kant, pressés d'un même besoin, ont travaillé, par des voies diverses, à une œuvre commune. Dans leur réaction contre le doute, ils ont poursuivi le sensualisme dans ses derniers retranchements et mis dans tout son jour cette vérité importante, que l'étude approfondie de l'entendement humain est la base de toute saine philosophie. Le scepticisme de Hume fut le point de départ commun de leurs spéculations. Hume venait de Locke et Locke était l'héritier des tendances baconiennes. C'est ainsi que Bacon nous paraît avoir sa part dans le grand mouvement philosophique qui a donné naissance aux deux écoles les plus célèbres du temps actuel. L'une de ces écoles a la prétention d'appliquer sa méthode à l'étude de l'esprit humain. L'autre complète son point de vue en abordant le haut problème des fondements de la certitude.

La méthode de l'induction est-elle appliquée par les Ecossais dans toutes ses parties ? N'a-t-elle point subi entre leurs mains quelque modification importante? Peut-elle, telle qu'ils la mettent en pratique, les conduire à un degré suffisant de certitude philosophique? Le temps me manque pour aborder ces questions pleines d'intérêt. Leur étude serait le complément naturel de ce travail. Mais elle exigerait beaucoup de recherches et de réflexions. Il me suffira de faire observer que Reid doit être considéré, de toutes manières, comme le successeur légitime de Bacon. L'influence du philosophe de Verulam a débordé pendant un temps sur le monde presque entier. Maintenant, refoulée sur plusieurs points, elle a de nouveau son principal centre d'action dans les îles Britanniques.

ciple d'abord de la philosophie de son temps, il est arrivé, par ses seules méditations, à un point de vue entièrement opposé à celui de Locke et de Condillac. Voir dans ses *Œuvres philosophiques* la préface du tome IV par Cousin.

CONCLUSION.

Reportons-nous maintenant au point de départ. Nous venons de signaler l'influence du chancelier d'Angleterre dans le mouvement de la science philosophique. Pour terminer notre tâche, plaçons-nous en face de son œuvre envisagée d'une manière plus générale. Bacon, nous l'avons dit en commençant, jugea la science de son siècle vaine et sans fruits. Il voulut détruire et commencer la reconstruction, raser le vieil édifice, et tracer au moins le plan et les contours du nouveau. A une connaissance vaine et stérile, il voulut substituer une science solide et fructueuse. L'œuvre qu'il avait en vue a marché vers son accomplissement : qui saurait en douter ? Le monde moderne est sorti des débris du moyen âge ; les sciences, plusieurs de leurs parties au moins, se sont posées sur des fondements inébranlables, la puissance de l'homme sur la nature s'est étendue de manière à dépasser toute prévision, et si l'*adoucissement de la condition humaine*, trompant les espérances de notre philosophe, n'a pas été le résultat de cette marche ascendante de l'intelligence, c'est que les misères de l'âme et celles de la société ont d'autres sources que les erreurs de l'esprit, et que souvent la science, pareille aux cimes glacées de nos Alpes, brille et ne réchauffe pas.

Mais si l'œuvre a fait des pas que l'on ne saurait méconnaître, quelle fut, en regard de cette œuvre, la place de Bacon lui-même? Jusqu'à quel point créa-t-il le mouvement ? En quelle mesure ne fit-il qu'obéir à une impulsion venue du dehors ? Question délicate que nous devons aborder en termi-

nant. La reconstruction ne devant guère à notre auteur qu'une méthode excellente dans sa sphère, la question générale se subdivise en deux questions secondaires : Quel fut le rôle de Bacon dans la lutte contre le passé ? Quel fut son rôle dans la création de la méthode qui porte son nom ?

Si quelquefois Bacon juge le passé avec cette largeur de vues, cette étendue d'esprit qui lui sont habituelles, souvent aussi il le considère en adversaire ardent et passionné. Il ne sait voir que cahos et confusion dans la marche de la pensée humaine jusqu'aux jours où il vivait, et dit avec un de ses compatriotes, admirateur de son génie : « Des mots, « de purs mots, et rien que des mots, voilà tout le fruit « de tout le travail de tous les sages renommés de soi- « xante générations (1). » Il n'en est point ainsi cependant. Toute génération qui s'en va laisse un héritage à celle qui vient prendre sa place. Le manteau d'Elie reste toujours sur la montagne, bien qu'invisible parfois pour ceux-là mêmes qui en sont revêtus. Ne nous étonnons pas, du reste, de la sévérité des jugements que les hommes qui se pensent *novateurs* portent sur le passé : l'ardeur de la lutte est presque inconciliable avec le calme que réclame une appréciation impartiale des hommes et des choses. Bacon joua sans doute un grand rôle dans l'émancipation de la pensée. Ses vues neuves, hardies, ses perspectives vastes et lointaines, ne purent que contribuer à secouer puissamment les chaînes

(1) Macaulay. *Essays critical and Miscellaneous*, page 273.

Il est vraiment affligeant de rencontrer dans les écrits de Bacon des passages comme ceux-ci : « Ainsi donc je citerai d'abord devant nous « Aristote, détestable sophiste, ébloui d'une subtilité vaine, vil jouet « des mots..... A ton tour, Platon, pointilleur harmonieux, poète gon- « flé, théosophe en délire. » (*Production virile du siècle*, chap. 2.) Quand M. de Maistre traite le chancelier de Verulam d'extravagant, de père de toutes les erreurs, d'homme au-dessous de rien, il semble vouloir user en faveur des anciens du droit de représailles.

dont la scolastique avait lié l'esprit humain. Mais cette lutte, elle ne date point de lui, elle était dès longtemps commencée (1). Si le parlement de Louis XIII, prenant fait et cause pour Aristote, rendait encore, en 1624, un arrêt défendant à toute personne, « *sous peine de la vie* de tenir, « ni enseigner, aucune maxime contre les anciens auteurs et « approuvés (2) » c'étaient les derniers et désespérés efforts d'une puissance qui sent sa fin. Quand Bacon parut, les colonnes de l'ancien monde étaient détruites ou ébranlées. Les grands faits du quinzième et du seizième siècle, la résurrection du platonisme à Florence, la réformation religieuse surtout, avaient ôté sa couronne à l'Aristote du moyen âge. Le renouvellement des anciennes écoles, les tentatives hardies de novateurs affranchis de toute entrave, le recours de plusieurs esprits aux doctrines mystiques et théosophiques, avaient produit dans le monde scientifique une fermentation universelle. Si les anciennes erreurs régnaient encore, une aveugle soumission ne leur donnait plus, comme auparavant, une base fixe et solide. Lorsque le chancelier de Verulam se joignit à l'attaque de l'édifice, son esprit analytique lui en fit discerner les parties faibles avec une admirable sagacité, mais les murailles étaient déjà minées dans leurs fondements. On ne peut donc lui attribuer dans la lutte que le rang d'un combattant entre beaucoup d'autres (3). Il ne fut ni le premier, ni peut-être le plus redoutable. Dater de ses écrits la ruine de l'ancienne philosophie, c'est s'éloigner de la vérité. Les admirateurs les plus enthousiastes de Bacon ne sauraient lui assigner, à l'égard de la méthode, un rôle plus élevé que celui qu'il estime lui-même être le sien. Il se regarde comme venant allumer la lumière au milieu des ténèbres. Il

(1) Telesio, mort en 1588, avait fondé une Académie consacrée à *l'abolition de la philosophie aristotélique*.

(2) Ozanam. *Deux Chanceliers*, 14.

(3) Giordano Bruno et Pierre Ramus, entr'autres, sont antérieurs à Bacon.

apporte aux hommes un fil pour diriger leur marche dans le labyrinthe de la nature (1) ; il leur enseigne *l'art d'inventer les sciences* (2) : et il considère tellement cette magnifique découverte comme son bien propre, que « rien ne lui paraît « plus incertain que le temps où de telles idées tomberaient « dans l'esprit de quelque autre (3). Il lui semble en un mot « qu'il était attendu pour créer les sciences ; que sa logique « Verbe nouveau, allait féconder l'abîme et enfanter un « monde (4) ; » et il ne reconnaît aucun lien entre son œuvre et l'œuvre de ceux qui l'avaient précédé.

En considérant sa mission sous cet aspect, Bacon assigne à la méthode une origine spontanée que nous ne pouvons admettre, et lui attribue une force créatrice que nous révoquons en doute. Une méthode est un produit et non une cause. Elle est le résultat de l'observation appliquée aux procédés de l'esprit, et non le principe de ces procédés. Qui pourrait le nier ? L'homme, en toutes choses, commence par faire, au hasard ou par une sorte d'instinct. Plus tard seulement, éclairé par l'expérience, il choisit entre les diverses manières de faire celle qui a été couronnée des plus heureux résultats. Peut-on comprendre une poétique antérieure à la poésie, une stratégique qui précède toute guerre, une théorie de l'agriculture née avant que le soc de la charrue ait fendu le sol et que l'homme ait récolté les fruits de son travail ?

Les grandes découvertes (et peut-être leur histoire philosophiquement écrite le démontrerait pleinement) ont eu un caractère de spontanéité qui les rapproche de la divination, et ce n'est pas le génie créateur qui analyse les opérations qu'il emploie, et s'en rend compte distinctement. Pour par-

(1) Préface.

(2) Livre V, ch. 2.

(3) Exposition de l'ouvrage.

(4) Ozanam. *Deux Chanceliers*, 36. Voyez aussi, pour ce qui suit, de Maistre. *Examen*, I, 69 et suivantes.

ler encore une fois de la poétique, elle peut réprimer certains écarts dans les ouvrages des écrivains qui l'étudient. Mais croit-on qu'elle puisse produire un seul chef-d'œuvre, qu'elle ait la puissance de communiquer :

> Ce souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine
> Un instrument mélodieux (1)?

La méthode peut marquer la route, diriger le cours des recherches, préserver des écueils. Elle peut encore, quand les grandes découvertes sont venues, combiner, déduire, appliquer. Là est son utilité, et elle est grande. Mais les découvertes elles-mêmes ne sont pas une lumière que l'homme puisse avoir le secret de produire, c'est l'éclair qui vient d'en haut et sillonne nos ténèbres. Pour tout ce qui est véritablement grand, l'*art d'inventer* n'existe pas.

Ces considérations, assez évidentes en elles-mêmes, sont justifiées par un examen attentif des circonstances qui entourèrent l'œuvre de Bacon. Il est difficile de comprendre que d'Alembert ait cru pouvoir avancer que ce philosophe était né « dans le sein de la nuit la plus profonde (2). » Longtemps avant son époque le moine Bacon n'avait-il pas « res- « plendi dans les ténèbres comme une étoile matinale qui « annonce l'aurore (3), » et déposé dans son *Opus majus* plusieurs des pensées qui, trois siècles plus tard, ont fait la gloire de son illustre homonyme? Ce premier Bacon mourut sans gloire, et ses méditations paraissent avoir eu peu d'influence. Mais avant le dix-septième siècle, Paracelse força les médecins à abandonner l'ornière de leurs habitudes, pour recourir à l'étude de la nature. George Agricola, que Cuvier

(1) Lamartine. *Le Génie dans l'obscurité.*
(2) Œuvres complètes, I, 63.
(3) Herschel. Discours, § 103.

a honoré de ses éloges, consigna, dans des mémoires méthodiques, les observations qu'il avait faites dans les mines de la Bohême. Gilbert de Colchester publia, sur le magnétisme, un ouvrage qui renferme des faits précieux, des expériences développées avec talent (1). « Vous reprochez aux « hommes de négliger les expériences, » écrivait Bodley à l'auteur du *Novum Organum*, « et sur le globe entier on « ne fait que des expériences (2). » Copernic avait paru avant Bacon, Keppler et Galilée furent ses contemporains, et l'on a pu dire que le grand avocat de l'induction ne fit guère que traduire en règles la pratique de ce dernier (3). N'oublions pas enfin de rappeler que les instruments d'optique venaient d'être mis à la disposition des savants, et de calculer, si possible, par la pensée, l'impulsion que ce seul fait devait donner à l'observation de la nature. Le domaine des deux infinis était ouvert au regard scrutateur de l'homme.

En présence de ces données, qui ressortent avec clarté d'un simple rapprochement de dates, il est bien difficile, ce me semble, de ne pas arriver aux deux conclusions suivantes : Bacon se trompa quand il crut que les procédés qu'il venait recommander au monde étaient une pure création de son génie (4). La méthode expérimentale était mise en pratique avant d'être formulée dans ses ouvrages. Les admirateurs passionnés de Bacon se trompent, quand ils placent dans les pu-

(1) Herschel. Discours, § 103.

(2) De Maistre. *Examen*, I, 6.

(3) Cousin. *Histoire de la Philosophie*, 2e leçon. Remarquez cependant que les conceptions de Bacon furent antérieures aux ouvrages de Galilée. Voir de Vauzelles, II, 263.

(4) Ce qui démontre évidemment que l'œuvre de Bacon était en partie l'œuvre du siècle, c'est que dans les écrits de Campanella, contemporain de notre philosophe, on trouve : la lutte contre Aristote, un essai de classification des connaissances humaines, enfin l'appel à l'étude de la nature et à l'expérience.

blications de cet auteur le point de départ du rapide développement de la science moderne. Le torrent des recherches et des découvertes avait une source autre et plus lointaine. Je veux croire, sur l'assertion du docteur Beattie, que la science a fait plus de progrès depuis les écrits de notre philosophe que dans les mille ans qui avaient précédé. Mais faire de lui le seul auteur de ce grand fait, c'est tomber dans le sophisme vulgaire, *post hoc, ergo propter hoc* (1). Ébloui par la grandeur de son entreprise et par les magnifiques perspectives qui se déroulaient à sa pensée, Bacon céda à une illusion bien naturelle. Il crut donner le premier une impulsion que lui-même avait reçue, créer là où il ne fit avant tout que révéler une tendance du siècle. « Gardons-« nous, dit Dugald Stewart, de lui attribuer tout l'honneur « de la réforme opérée dès lors dans la direction des recher-« ches philosophiques. Sans doute, il y a contribué plus « que personne : mais son génie et ses ouvrages ont subi la « puissante influence des circonstances et du caractère de « l'âge où il vivait, et l'on peut croire qu'il n'a fait que hâ-« ter un événement qu'une foule de causes concouraient à pro-« duire (2). »

Ces considérations ne sont pas de nature à faire révoquer en doute la valeur des éloges accordés à Bacon, à le faire descendre du rang des rares intelligences qui viennent de loin en loin révéler à l'espèce humaine toute la noblesse de sa nature. Quand nous n'aurions pas d'autres motifs pour respecter la mémoire du philosophe anglais, qui donc, à moins que la passion ne l'aveuglât, oserait se joindre à M. de Maistre pour déclarer usurpateur de gloire, et déposséder du nom de grand homme celui qui a été salué par l'immortel Leibnitz du titre de *divini ingenii vir* (3)? Avant Bacon déjà une

(1) De Maistre. *Examen*, I, 73.

(2) Esquisses de Philosophie morale, § 9.

(3) *Confessio naturæ contra atheistas*, au commencement.

méthode vicieuse était détruite ou ébranlée, une autre meilleure était née dans les faits. Mais il restait à démontrer en quoi l'ancienne s'était méprise, et à constituer les procédés de la nouvelle en un corps de doctrine qui en rendît palpable aux yeux de tous l'excellence et l'utilité. Ce fut sa mission, mission grande, salutaire, et qui suffit à ceindre son front d'une belle auréole. Si, de ce qu'un homme a reçu du dehors les éléments des œuvres auxquelles est attaché son nom, on concluait que sa gloire est usurpée, aucune réputation ne résisterait à l'examen. Plus d'une âme généreuse, sans doute, avant l'année 1787, avait vu avec indignation la traite des noirs et gémi sur les hontes de l'esclavage. Dépouillerons-nous pour cela Wilberforce du respect que lui doivent tous les cœurs capables de quelque noble sentiment? Ce ne fut pas en 1648 qu'un enfant trouvé reçut, pour la première fois, les soins de la charité chrétienne. Le nom de Vincent de Paule en sera-t-il moins en vénération pour cela auprès de tous les amis de l'humanité? On peut dire que les éléments de toutes les choses qui paraissent nouvelles dans le monde intellectuel et moral, flottaient confusément dans les temps qui ont précédé celui de leur apparition. Les pensées humaines ne sont jamais des faits isolés, mais bien des anneaux dans une longue chaîne qui se déroule pendant les siècles. Il n'y eut qu'un seul homme qui put dater du jour de sa venue une ère distincte de tout ce qui avait précédé, mais cet homme, qui ne devait rien au passé et qui était tout l'avenir, N'ÉTAIT PAS DU MONDE (1). Pour les fils de la terre, leur mission est d'une autre nature. Nul n'est *créateur* d'une manière absolue; nul ne donne sans avoir reçu, n'est cause d'une part sans être effet d'une autre. On peut cependant établir des degrés dans cette action mystérieuse de l'individu sur le monde, et du monde

(1) Jean, XVII, 16.

sur l'individu. Il est des êtres privilégiés qui semblent porter avec eux la lumière, la tirer de leur propre fond et la faire rayonner tout alentour. Nous les comptons au nombre de ces *grands génies* dont la Providence semble avare, et qu'elle ne jette qu'à de rares intervalles au sein des sociétés humaines. D'autres êtres privilégiés aussi, quoique peut-être à un degré moindre, paraissent moins émettre la lumière que réunir des rayons épars qui, faibles et incapables d'éclairer dans leur isolement, se concentrent dans leur esprit en un brillant foyer. Nous les nommons de *vastes intelligences*. François Bacon est moins à nos yeux un grand génie qu'une vaste intelligence.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Avant-propos 3

PREMIÈRE PARTIE. — EXPOSITION 5

1. Notice bibliographique 5
2. Entreprise de François Bacon 6
3. Place du livre *De Dignitate* dans l'ensemble de l'œuvre. 10
4. Analyse 12

SECONDE PARTIE. — EXAMEN 39

1. Idée de la science. 40
2. Classification des connaissances humaines 52
3. Sciences philosophiques. 62
4. Influence philosophique de Bacon 97

CONCLUSION 106